



VIKING

LA REVUE DES PAYS NORMANDS

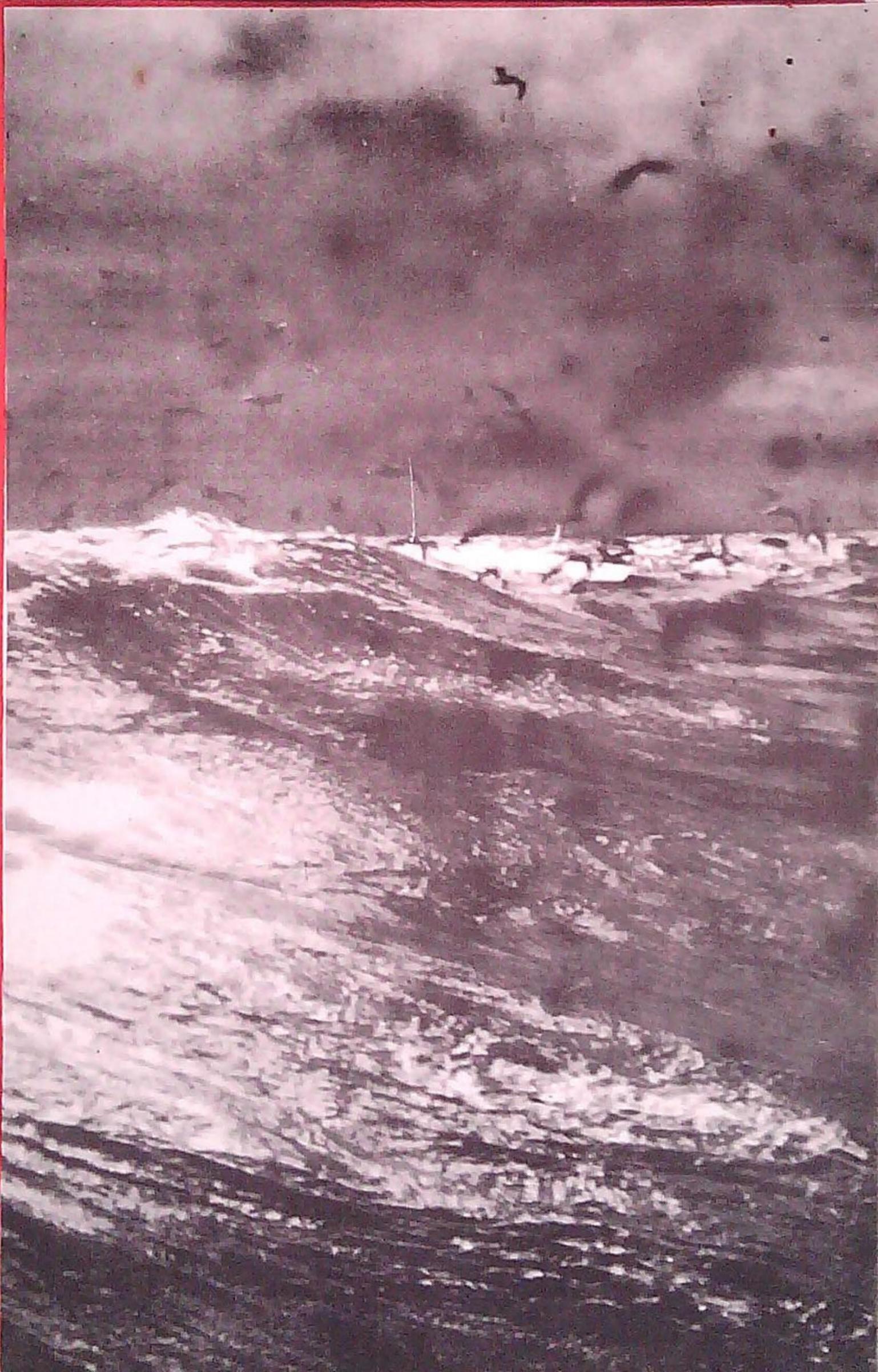
NOUVELLE
SÉRIE

N° 2

JANVIER 56



150 frs



Sommaire

Numéro 2, janvier 56

<i>Éditorial</i> : TRADITION ET PROGRÈS	1
<i>Reportage sur la Normandie d'aujourd'hui</i> :	
LE CIDRE DANS LE HAUT-COTENTIN, par Pierre Godfrey, avec une photographie de Jacques Bazire et une citation de Louis Beuve	2
<i>Economie régionale</i> :	
PRÉLIMINAIRES A UNE ÉTUDE SUR LA NORMANDIE, par Erik Ingouf	6
<i>Pays Nordiques</i> :	
LE JUTLAND DU NORD, par Erling Ledanois, avec le concours de l'Office National de Tourisme du Danemark	9
<i>Hommes de Normandie</i> :	
ARCIS DE CAUMONT, fondateur de l'Association Normande, par Albert Patin	13
<i>Civilisation normande</i> :	
LA RENAISSANCE DE L'ABBAYE NOTRE-DAME DU BEC-HELLOUIN, par le R. P. Bernard, O.S.B., illustrations de Jean Mabire	16
<i>Notre Histoire</i> :	
L'HISTOUÈRE DÉ LUS PAYS racontée à mes quenâles dans le loçeis à nous pères, par André-J. Desnouettes. <i>Proumi Chapitre</i> : LES VIKINGS	20
<i>Nos auteurs dialectaux</i> :	
GABRIEL BENOIST ET THANASE PÊQUEU, par Fernand Lechanteur	22
<i>Un grand livre - Un beau film</i> :	
« SALKA VALKA », roman de l'Islandais Halldor Laxness, porté à l'écran par le Suédois Arne Mattsson, critique de Jean de La Huberdière	23
<i>L'Assaut Viking</i> :	
Des abonnements! Une bonne année. Sommaire du prochain numéro La photographie de la couverture a été prise par Anila Conti à bord d'un morutier de Fécamp. (Document André Bonne "Râcleurs d'Océans".) Crie la maëve enchorchelaë... Jostaunt d'aveu les nuæs!... (Costi-Capel).	24



VIKING - La Revue des Pays Normands

DIRECTION : Jean MABIRE, 30, r. Franç.-la-Vieille Cherbourg (Manche).

ADMINISTRATION : Albert-G. PATIN, 41, rue d'Auteuil, PARIS-16^e -

AUTEUIL 35-47. — COMPTE CHÈQUE POSTAL : A.-G. PATIN, Paris 7848-12

Mensuel - 10 numéros par an dont 2 numéros spéciaux

Le numéro : 150 francs

Abonnement 1 an : 1.200 francs

TRADITION & PROGRÈS

Une revue qui porte le nom de VIKING ne peut se limiter à l'admiration sans réserve de la Normandie d'hier et d'aujourd'hui. Son rôle n'est pas de proclamer que notre pays est merveilleux et ses habitants parfaits. Il lui faut, au contraire, chercher ce qui ne va pas et nous empêcher de jouer un rôle à la mesure de nos possibilités humaines, géographiques, historiques, économiques.

En arrivant, il y a mille ans, dans ce pays, les Vikings ont été à la fois des conservateurs et des révolutionnaires. Ils ont adopté assez vite la langue et la religion de leur conquête. Mais ils lui ont donné, avec un sang nouveau, une organisation politique et sociale nouvelle, inspirée des traditions nordiques de libertés et de responsabilités.

C'est ce qui a permis leurs conquêtes outre-mer. C'est ce qui a permis surtout la mise en valeur de la Normandie et la naissance d'un véritable foyer de civilisation.

Si nous avons nommé cette revue VIKING c'est précisément parce que nous entendons rester fidèles à cet esprit des ancêtres nordiques. Quand ils arrivèrent dans ce pays une civilisation disparaissait. Une autre devait naître et ils en furent les principaux artisans.

Il en est de même aujourd'hui. Ceux qui refusent de s'interroger et de se transformer sombrent lentement dans l'anarchie et la mort.

Le monde autour de nous connaît l'agitation ou le sommeil. Nous aussi, en tant que Normands, fils d'une grande province française, héritiers de la civilisation du nord-ouest européen, nous devons choisir la voie que nous suivrons en tant qu'individus « maîtres d'eux-mêmes » comme disaient nos ancêtres, en tant que membres de communautés ayant subies depuis des siècles des victoires et des défaites.

C'est pourquoi il n'est pas inutile de savoir quelles sont nos raisons de vivre et pourquoi nous refusons de disparaître. Certes les Normands n'ont jamais aimé les théories. Ils ne cherchent pas à savoir ce qu'ils sont, ce qu'ils représentent. Ils se contentent, comme le remarquait il y a des centaines d'années notre grand poète Wace de *durer...*

Mais ce qui était possible dans le monde d'hier ne l'est peut-être plus aujourd'hui. Pour durer il faut se transformer, évoluer. Il faut maintenant refaire l'expérience des Vikings — ou disparaître. L'expérience des Vikings ? Ce fut de coloniser leur propre pays. Ce fut d'être des bâtisseurs et des pionniers.

Et pour cela nous n'avons pas à nier le passé qui nous a fait ce que nous sommes. Nous ne regardons pas en arrière en soupirant sur un « bon vieux temps » révolu mais parce que la sagesse qui nous vient de nos anciens est plus que jamais nécessaire. Nous aimons dans la Normandie d'hier ce qui traduisait l'esprit de la Normandie de toujours.

Nous savons qu'il y a une profonde vérité dans les racines de la famille et du terroir.

Mais le moment est venu d'opérer à notre tour la profonde révolution qui fut accomplie autrefois chez nous par les Vikings. Révolution technique qui nous placera à l'avant-garde du progrès matériel. Révolution sociale qui permettra aux meilleurs de monter dans la hiérarchie nécessaire. Révolution humaine qui rétablira en chacun de nous l'unité profonde du corps et de l'esprit.

Le progrès ne s'oppose pas à la tradition. Il est l'évolution nécessaire sans laquelle tout disparaît. Nous ne voulons pas faire partie d'un pays sans âme mais nous refusons tout autant un pays arriéré. Nous n'avons rien à faire d'un vieux monde. Mais le nouveau exige de nous les qualités individuelles et les qualités collectives de la Normandie d'autrefois.

Avancer aujourd'hui sur la voie hardie du renouveau est un signe de jeunesse, c'est aussi une marque de fidélité.





Photo Jacques BAZINE. Cherbourg.

Tcheu nous, quaind l'jou Sainte-Eulalie,
L'solei fait l'graînd tou des poumis,
I s'ra des poum's à graînde aireie
Et du bouon veir' touot pllein les ch'lis.

♦ ♦ ♦

Bouonn's geîns, j'érouns ch't annaëe,
Du beire à câodrounaëe !
Et les poum's à quertaëe, annyi coume dains l'teîmps
Sérout tréjous réjouî l'quoëu des Normainds.

Louis Beuve

NORMANDIE **C** D'AUJOURD'HUI

LE CIDRE

dans le Haut-Cotentin

— Qu'est-ce qui vous intéresse le plus au Danemark ? me demandait-on un jour, dans une école de Français de Copenhague.

— En tant que Normand, j'y retrouve la terre des Vikings. En tant que Français qui croit à l'avenir agricole de son pays, votre organisation coopérative me paraît être un exemple d'efficacité.

— Le principe de cette organisation coopérative, me retourna mon interlocuteur, a de profondes racines dans notre terre danoise. Savez-vous qu'on le fait remonter jusqu'aux Vikings ?

Les Vikings furent, en effet, à leur époque, en France par la Normandie, en Angleterre, en Italie, les agents d'une renaissance. C'étaient des marins expérimentés et des guerriers efficaces. Mais ils avaient la main aussi heureuse dans le labourage, l'élevage, dans l'art de construire et d'organiser une société.

Il y aurait toute une histoire agricole de la Normandie à écrire. Les hommes qui conquièrent l'Angleterre, c'étaient ceux-là même qui avaient supprimé le servage. C'est le souci d'organisation pratique qui les amena les premiers en France à faire du « vilain » assujéti à des corvées un « fermier » qui payait une redevance en argent et qui était après « maître sur sa terre ». D'où une prospérité agricole et une densité de population qui explique notre expansion, puisque tout se tient.

Ce rôle est-il fini ? Moins que jamais.

Depuis 50 ans, la Normandie est à la pointe du progrès en France pour la production animale qui dans une agriculture évoluée doit prendre le pas sur la production végétale. Tout n'est pas pour le mieux dans le meilleur des mondes, mais nous pouvons et nous devons — l'histoire, la géographie nous y invitent — devenir la Hollande de la France.

Toutefois pendant que nous envoyons encore des chevaux et de plus en plus de bovins en direction des pays de la vigne, ces derniers expédient en retour vers les pays de la pomme de plus en plus de fûts et de « barricots » de blanc ou de rouge.

Quel est l'avenir du cidre ?

Le présent tout au moins n'est pas brillant. Autrefois, le Normand vrai de vrai se faisait gloire et honneur de préférer le jus de la pomme à celui de la treille (certains dont nous sommes affirmes aimer l'un et l'autre !)

Hélas ! De plus en plus le cidre laisse la place à des mixtures douteuses, de médiocre qualité, à de l'eau plus ou moins gazeuse alors que le cidre quand il est bon est une boisson saine, rafraîchissante et agréable.

Il est vrai que les partisans résolus de la « beuchon » se plaignent de la mauvaise qualité des cidres, dans les auberges et les restaurants. Ou bien il tourne au vinaigre, ou bien il a un goût douceâtre, ou encore il a une couleur tirant sur le noir (on dit alors qu'il se tue !). De sorte que lorsqu'on commande une « moque », on ne sait trop quel breuvage on va vous faire avaler...

Résultat : depuis 20 ans la consommation du cidre a baissé à la verticale. Une année de pommes est devenue synonyme de mévente. Avant la guerre encore dans beaucoup de fermes, les pommes représentaient une entrée d'argent. L'Etat qui se lasse d'emmagasiner de l'alcool invendable, envisage de donner une prime de 1.000 francs par pommier arraché !

Le problème a été discuté, dans les milieux normands, sous l'angle de la mise en valeur de notre province. Sur le chapitre du cidre, la partie est-elle perdue ? Le cidre (rénové) a-t-il sa place dans l'économie rurale de la Normandie moderne ? C'est en somme la question que me posait Jean Mabire. Le mieux était d'aller voir sur place, dans la région entre Valognes et Cherbourg, réputée pour son cru, qui ravitaille traditionnellement l'agglomération cherbourgeoise. Là, un groupe de jeunes cultivateurs, ou si vous préférez de « cidriers » travaille à la rénovation du cidre. Leur effort mérite d'être connu du public normand comme vous allez le voir.



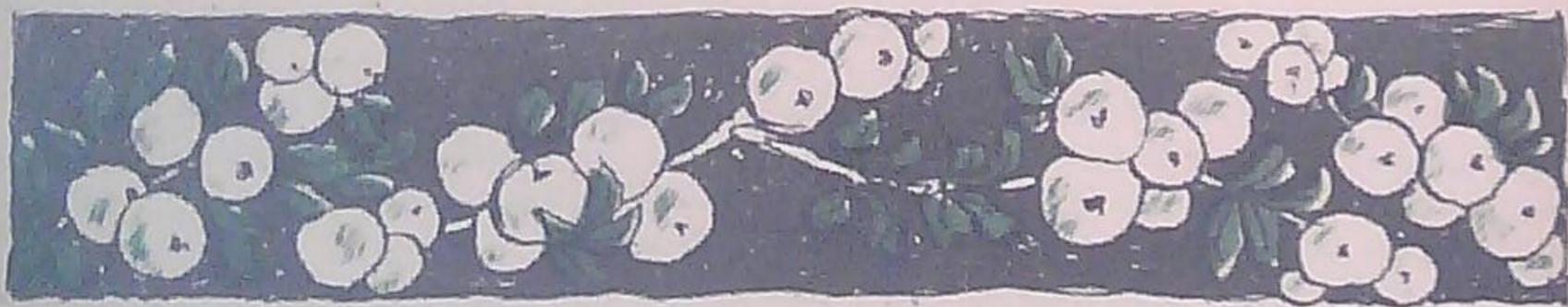
Nous devons les rencontrer à Saint-Joseph, dans la ferme de Pierre Hamel. Nous arrivons par un chemin étroit bordé de hêtres. Bientôt nous faisons la connaissance également de ses amis Auguste Quetier et René Roussel.

Pierre Hamel, tout en muscles, actif, 39 ans, paraît bien dix ans de moins et fait valoir une ferme de 21 hectares. Il nous fait visiter son installation très rationnelle.

Il dispose d'une râpe à pommes qui met le fruit en minces lamelles. De la sorte le pépin ne se trouve pas écrasé. Son débit est de 5 tonnes à l'heure. Au dessous de la rape se trouve une cuve à macération; la macération, du fait de l'oxydation de la pulpe au contact de l'air, donne une belle couleur au cidre, mais aussi développe le tanin et le fruité. Cela favorise aussi la clarification. On laisse macérer, suivant les températures, de 3 à 12 heures.

Nous examinons ensuite la presse de 75 tonnes. Les paquets sont séparés par des claies de bois et enveloppés par une toile à maille assez fine pour que le jus s'écoule au cours du serrage. En une demi-heure une demi-tonne de pommes râpées est ainsi traitée.

Le jus descend dans une cuve en dessous et immédiatement remis dans une cuve à défécation où il reste entre 24 et 60 heures suivant les circonstances atmosphériques. Quand le chapeau brun est monté et bien ferme, on soutire à l'abri de l'air. Le cidre est mis dans des tonneaux : il est prêt à la conservation. On peut le livrer lorsque la densité s'est abaissée à 1.020.



Quant à Auguste Quetier, un jeune à la figure volontaire, il vit entièrement de son métier de « cidrier », n'ayant pas de terre. C'est un fils de cultivateur qui portait du cidre à Cherbourg. Il a fait tourner sa petite « industrie » avec les moyens du bord au début. Il achète les pommes des meilleurs crus. Il expédie sur Cherbourg, bon an mal an, environ 250 fûts de 12 hecto, ce qui lui permet de faire vivre sa famille « sans terre ».

Le plus gros problème, nous dit-il, est de trouver le débouché et l'ayant trouvé, de le garder. Pour ce faire, il faut produire de la qualité et suivre la clientèle.

Pierre Roussel, 33 ans, est un garçon très dynamique qui s'occupe de monter un frigorifique en vue, nous assure-t-il, d'assurer une bonne défécation et avoir du cidre doux permanent. C'est le vieux rêve des faiseurs de cidre : arriver à homogénéiser la boisson.

Il vend du cidre en fût, du cidre bouché avec du liège et un peu de cidre en quarts avec l'appellation « Côtes du Cotentin ». Le tonnage de pommes traité avec sa presse est de 250 tonnes par an.

Auguste Quetier, très pressé, prend congé, mais devant une bonne bouteille de cidre bouché nous passons au crible la « question cidre » avec MM. Hamel et Roussel. Un fait est certain : ces jeunes cultivateurs sont remarquablement informés de leur métier. Ils citent tout à la fois l'expérience des anciens et les dernières nouveautés techniques.

— Quelles sont les différences entre vos méthodes et les méthodes traditionnelles ? demandons-nous.

— Elles sont assez marquées sur certains points, nous dit Pierre Hamel. Par exemple les pommes sont déposées en tas sur du ciment. La propreté de la futaille est l'objet des soins les plus rigoureux grâce en particulier à un souffrage. Le lavage très fréquent des claies : on passe de l'eau avec de l'anhydride sulfureux pour tuer les ferments acétiques. La macération n'était pas nécessaire autrefois, avec les tours de granit, mais ceux qui avaient des moulins ne faisaient pas macérer. Sur le plan commercial, nous garantissons jusqu'au bout le débit du cidre.

— Et la bouteille capsulée ? C'est aussi une innovation ? remarquons-nous.

— Quand le cidre arrive à 1.020 de densité environ, explique Pierre Roussel, il est mis en bouteille après avoir été soutiré deux fois. Il est capsulé dans des bouteilles d'un litre à couleur jaune. Dans la capsule, il y a une soupape limitatrice de pression (pour les pêcheurs en mer, reprend Pierre Hamel, cette soupape a parfois trop bien fonctionné, aussi pour eux, a-t-il dû pratiquer un bouchage différent).

— Cherbourg reste donc votre grand débouché ?

— Oui. Le cidre a repris un peu de terrain, mais nous sommes loin d'avant-guerre. Je n'ai pas de chiffres, mais plus de 100 voitures descendaient alors les Rouges-Terres trois fois la semaine. Ayant chacune trois chevaux bout à bout, cela faisait une jolie longueur...

René Roussel ajoute :

— Nous ne sommes pas seuls, loin de là, à travailler pour « remonter la pente ». Nous sommes environ une douzaine dans le « Bout de la Manche ». Héroult à Auvers expédie du cidre en bouteille et en fût jusque dans le Massif Central et les Pyrénées...

Pierre Hamel l'interrompt :

— Une usine de l'Orne fait du cidre champagnisé, exactement avec les mêmes procédés que le Champagne. On se sert de cidre sec d'un an, ayant zéro de densité. Il est traité, mis en bouteilles. On ajoute un sirop qui redonne de la densité. La production s'en va en Amérique du Sud, aux U.S.A., en Espagne, etc...

En Espagne, il existe des cidreries spécialisées pour l'exportation en Amérique du Sud. C'est le grand luxe là-bas, paraît-il, on le réserve pour les jours de fête.

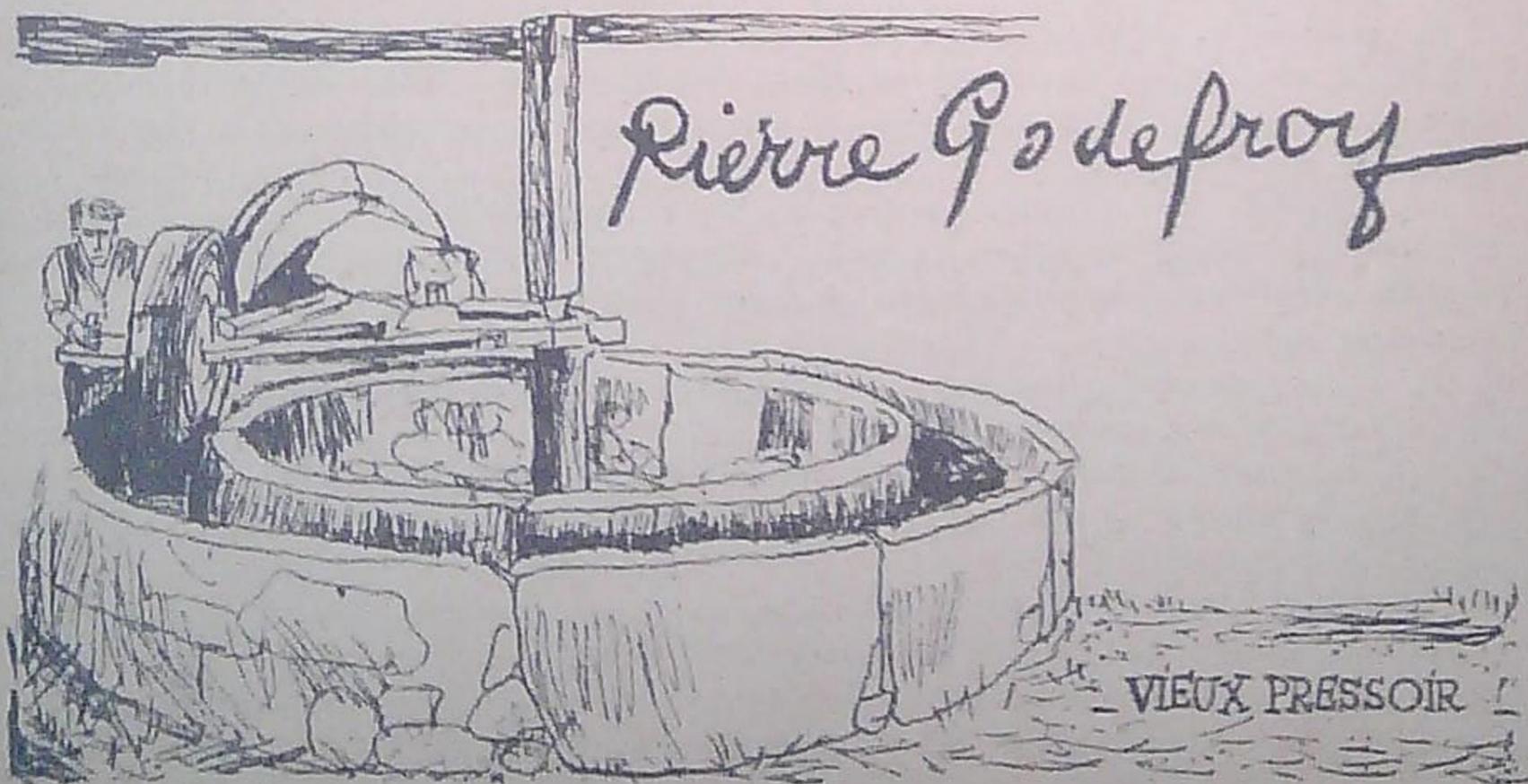
— La partie n'est donc pas perdue ?

— Que non ! D'autant plus que de nombreux cultivateurs soignent maintenant très bien les cidres. On vend de l'eau de source, dans la région, 21 francs le litre au détail. Le cidre en bouteille 22 francs le litre. Il y a tout de même quelque chose de plus. Et puis...

— Et puis ?

— Les Normands reviendront toujours au bon bère, pourvu qu'il soit « gouleyant, drait en goût, riche en couleur et... suffisamment justificatif ».

— Voyez-vous la Normandie sans « bère » serait une Normandie triste !



Economie Régionale .

Préliminaires à une étude

Sur la

NORMANDIE

Les Normands sont des gens réalistes. Et, aujourd'hui, le réalisme commande de s'intéresser aux questions économiques. Pour nous, certes, le plan économique n'est pas plus important que le plan humain. Mais l'un et l'autre sont liés. Et si, comme nous l'écrivions dans un numéro de notre ancienne série "l'économie doit obéir à l'homme", il n'en est pas moins vrai que l'avenir de notre province dépend d'abord de son aptitude à résoudre les problèmes du jour. Ou la Normandie se modernisera et participera à l'évolution technique du monde moderne... ou il n'y aura plus de Normandie du tout. C'est pourquoi nous abordons dans "VIKING" des questions qui ne doivent pas être réservées à des revues spécialisées (comme les remarquables "ETUDES NORMANDES"), mais être portées à la connaissance de cette élite qui nous lit, car elle sait que l'avenir de notre pays, c'est l'avenir de chacun de nous.

"VIKING".

Les questions intéressant l'Economie régionale sont assez complexes, il faut le reconnaître, aussi devant la difficulté de définir les possibilités actuelles offertes par la Normandie en matière d'économie, il nous a paru utile de traiter dans VIKING ce problème crucial.

Notre but n'est pas de former une opinion, mais d'apporter les éléments du problème autrement que ceux que l'on peut recueillir par la presse ou la radio, plus ou moins asservis à une tendance politique ou à des intérêts spécifiquement personnels.

Nous nous excusons d'avance si, au départ de cette étude, nous en expliquons les termes techniques, mais lorsque l'on étudie une plante, l'on n'omet point d'en examiner les racines, car elles ont une fonction bien particulière qui permet de mieux comprendre par la suite le développement de cette plante.

VIKING étant la revue populaire de la vie normande, il serait utile que le lecteur de n'importe quel milieu, de quelle classe soit-il, comprenne bien ces explications. Elles sont très simples, peut-être inutiles pour certains, mais non moins importantes.

Economie politique.

Il faut entendre par ces termes, l'ensemble des éléments indissolubles qui conditionnent la vie d'un pays ou d'une région.

L'économie régionale est fonction des possibilités offertes d'une part, par les ressources du sol et du sous-sol (agriculture, matières premières), les moyens de transformation ou de mise en valeur des ressources (main-d'œuvre); d'autre part, des possibilités de vente, d'échange, d'importation, d'exportation (moyens de transport).

L'économie régionale dépend donc :

- de la situation géographique;
- de ses possibilités naturelles;
- de ses moyens de transformation.

Reconversion.

A vrai dire, il serait plus juste de parler de conversion, autrement dit, des possibilités, tant sur le plan de l'entreprise industrielle, que sur celui de l'exploitation agricole, de modifier entièrement sa production, compte tenu de ses moyens, des ressources du sol (outillage, teneur, personnel) et des possibilités du marché afin d'obtenir une marche rentable de l'entreprise ou de l'exploitation autrefois marginale.

Entreprise marginale.

Il s'agit là d'établissement « en marge » des autres, c'est-à-dire aux moyens de production moindres (outillage désuet, mode de fabrication périmé) d'où coût du produit fabriqué plus cher.

L'entreprise marginale paralyse un secteur économique normal, lorsqu'elle est soutenue d'une façon artificielle. Dans le cas d'une économie libre, elle disparaît.

Décentralisation.

Ce terme a d'abord un sens administratif et politique. Sur le plan économique cela consiste à transporter sur les lieux de production la direction effective de l'entreprise. C'est donc une mesure plus « régionaliste » que la simple déconcentration avec laquelle elle est souvent confondue.

Déconcentration.

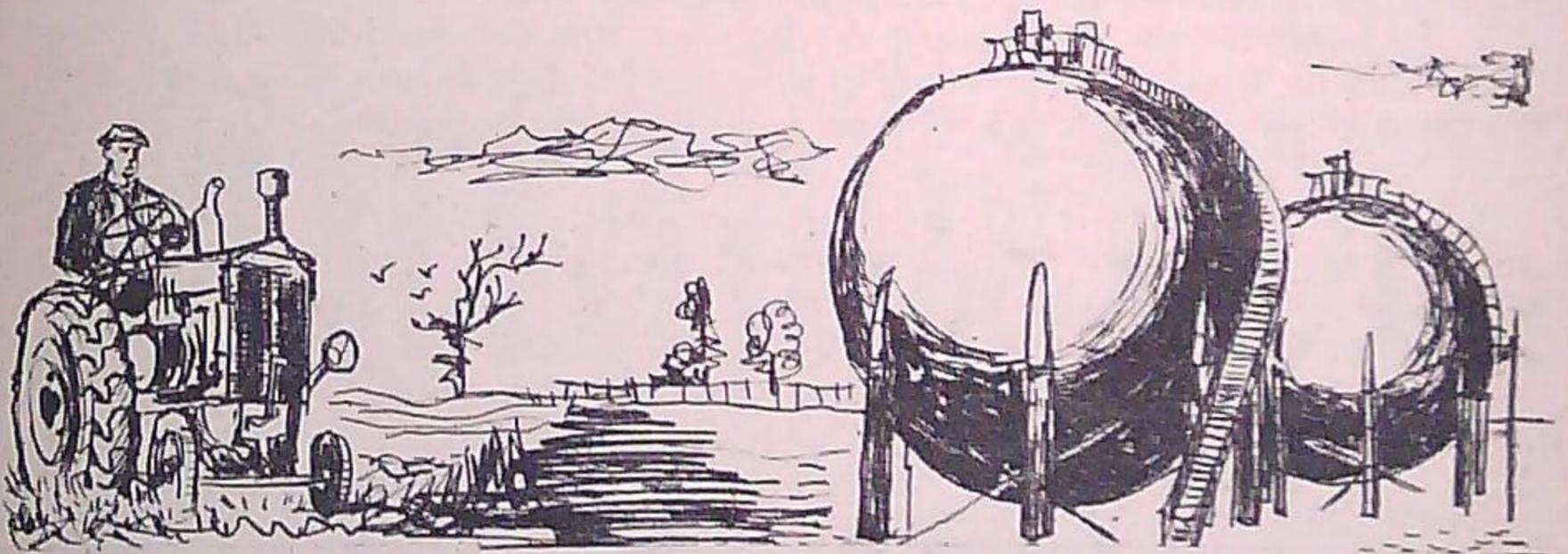
Moyen offert à une entreprise de devenir rentable et d'écouler plus facilement sa production en transplantant tout ou partie de ses services vers une autre région excédentaire en main-d'œuvre et aux vastes ressources naturelles.

La déconcentration permet le décongestionnement d'un centre surpeuplé vers un secteur industriel en léthargie ou en régression, permettant par là-même la suppression du chômage.

Productivité.

Bien souvent, ce terme est confondu avec production; quoi que liés et découlant l'un de l'autre, ils sont différents.

La productivité est le résultat d'une augmentation de la production, lorsqu'elle s'accompagne d'une baisse du prix de revient. Elle est fonction du perfectionnement des techniques en tenant compte de la personne du travailleur et de l'intérêt général.



Les économistes sont arrivés à déterminer et à partager la France en deux parties distinctes, fortement opposées de par leur activité: la zone statique et la zone dynamique. D'un côté la régression, de l'autre l'expansion.

Certains pensent que la ligne séparative idéale part du Havre pour aboutir à Dijon. D'autres ont défini une ligne Rouen-Genève.

Nous n'avons pas à prendre position dans ce débat, car d'une façon ou d'une autre, l'on s'aperçoit que la Normandie se trouve elle-même partagée en deux zones.

Rive droite de la Seine, zone dynamique; rive gauche, zone statique.

Mais le problème est plus complexe.

Considérer ces données comme seules valables serait une grave erreur, quoiqu'il soit certain que le département de la Seine-Maritime représente à lui seul 52 % environ de la concentration industrielle normande.

Il ne faudrait pas croire non plus que la différence entre ces deux zones résulte uniquement de leur position géographique.

La zone statique est cette région de la Normandie qui, du point de vue industriel, présente, soit des difficultés d'exploitation, soit de rentabilité, découlant d'un ensemble qui englobe ce que l'on pourrait appeler les moyens conditionnels (moyens de transport, matières premières, personnel, etc...) et demeure de ce fait insuffisamment exploitée.

La zone dynamique par contre est la région en expansion, offrant de nombreuses facilités conditionnelles, permettant l'implantation de grosses industries autour desquelles viendront s'installer des entreprises sous-traitantes ou celles dont le fonctionnement découlera directement de la production principale.

Cette délimitation n'implique pas non plus de dédaigner les enclaves qui dans l'une ou l'autre de ces deux zones font exception.

Ainsi les hauts fourneaux de Mondeville, quoique dans la zone statique sont le type même de l'entreprise rentable en expansion et où se trouvent réunies les conditions essentielles de dynamisme. Le minerai de fer vient des mines de Soumont distantes de 23 km, la carrière des Aucrais fournit le fondant (castine) et est située sur la voie ferrée Soumont - Caen, de plus le coke arrive au port de Caen (4 km). Les débouchés sont uniques sur le marché régional, puisque l'usine est pratiquement la seule existante dans l'Ouest de la France.

Le problème qui se pose en Normandie est particulier, car notre région est surtout agricole et c'est pour cette raison que nous n'exposerons pas le problème économique en nous basant uniquement sur l'industrie.

La Basse-Normandie à forte majorité agricole s'oppose donc à la vallée de la Seine, presque uniquement industrielle. Il est à remarquer aussi, et nous y reviendrons, qu'un département comme l'Eure, où le rapport Agriculture - Industrie est équilibré, présente pour nous la clef de cet exposé économique.

A première vue, il semblerait que certaines parties de la Normandie constituent un pays « mort ». L'ensemble en tout cas est nettement déséquilibré. Et pourtant quelle région de France peut s'enorgueillir d'avoir à sa disposition un tel ensemble de communications naturelles : la Seine qui draine vers l'intérieur, la Manche avec ses grands ports, Rouen, Le Havre, Cherbourg et sa très grande richesse naturelle : le sol.

Et pourtant la Normandie avec ses traits si caractéristiques, avec ses richesses de tous genres devrait et doit être une pièce composante de premier ordre.

Le malheur est que notre région ne sait pas encore tirer parti de toute sa richesse naturelle ; c'est là le drame auquel l'on se doit de porter remède, car la Normandie est certainement une des provinces qui peut et doit se tourner vers l'avenir avec confiance.

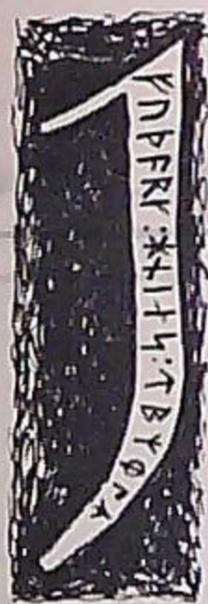
(A suivre.)

Erik INGOUF





- INGA AIS TRUP FOTO -



pays nordiques Jutland à nord

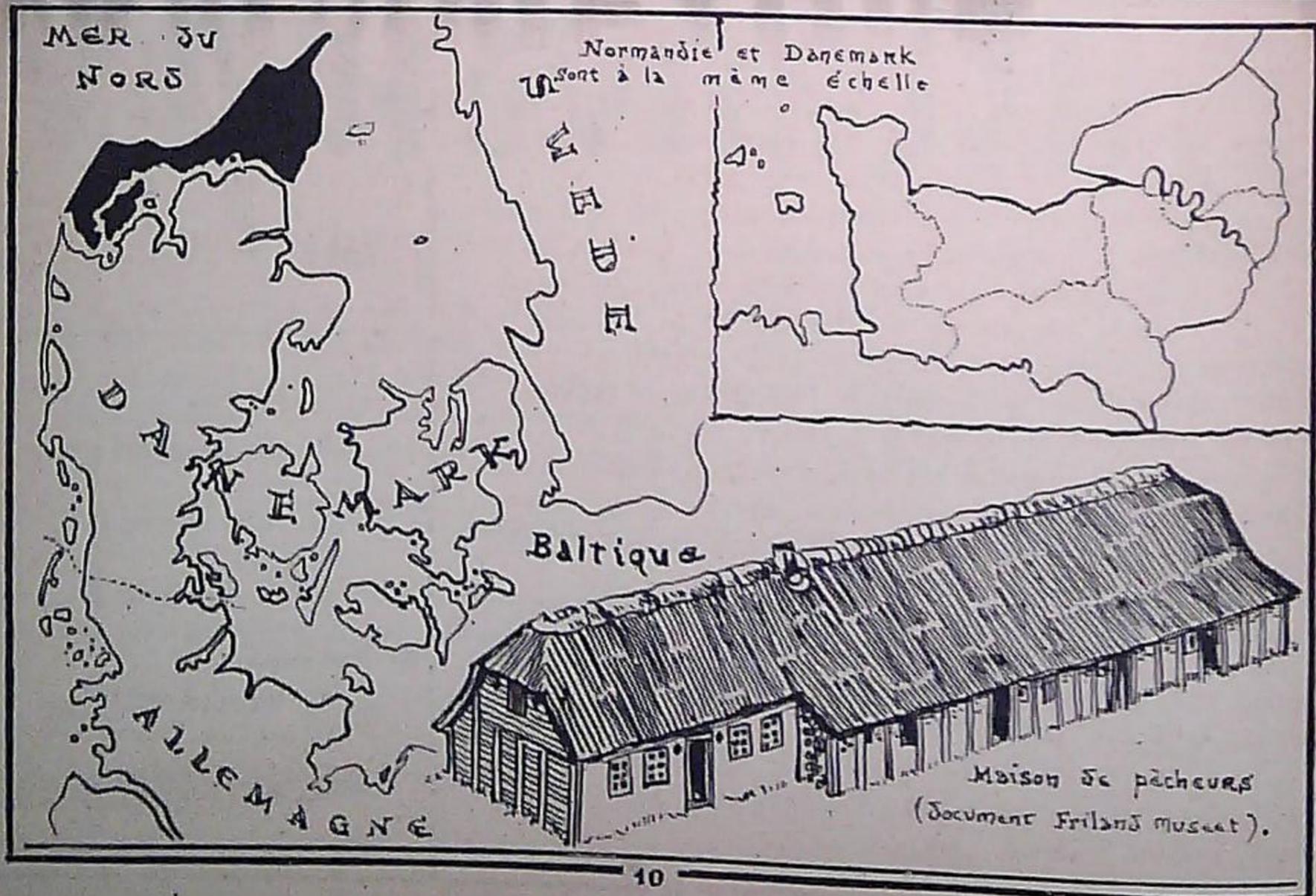
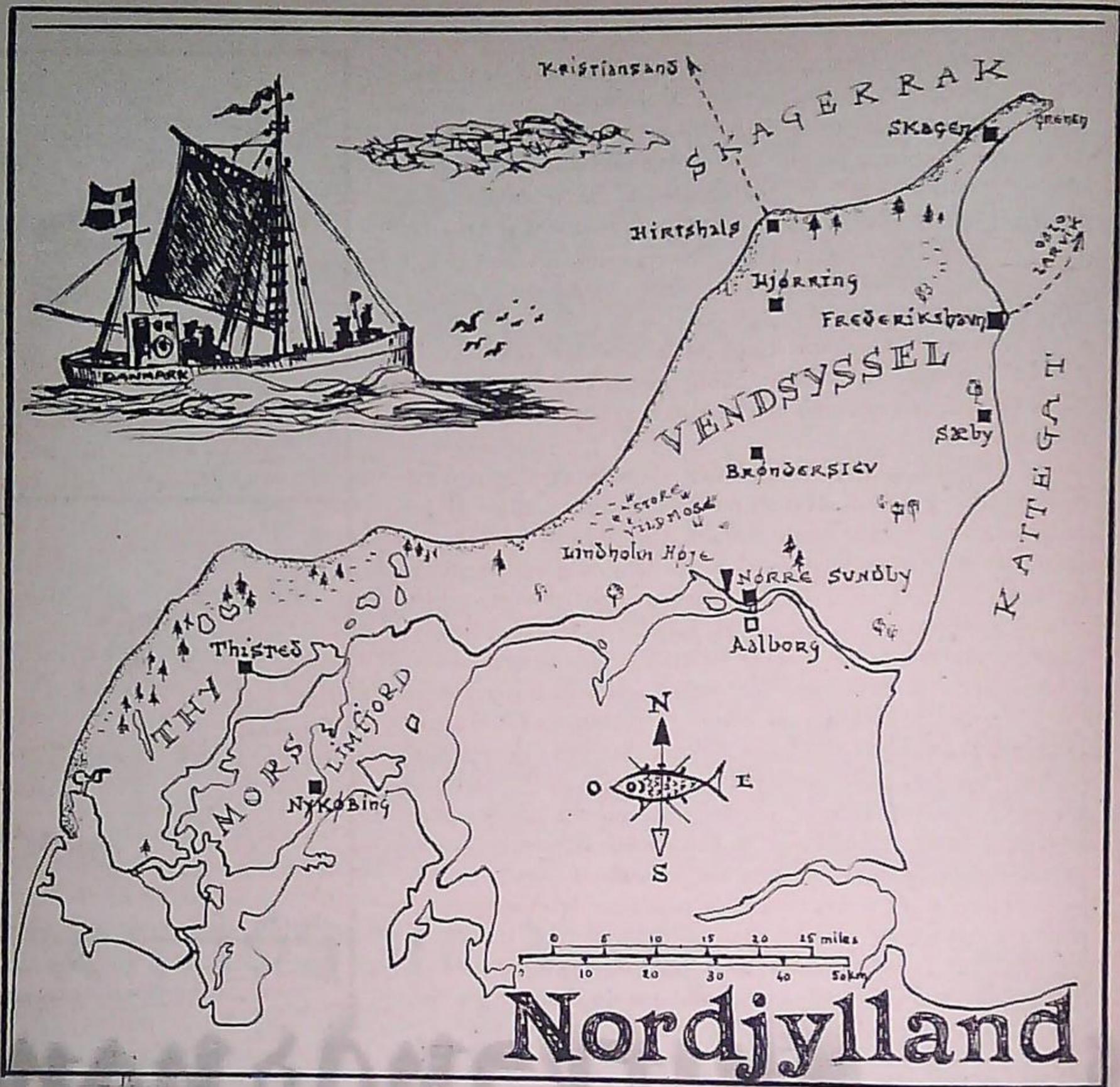
« Jylland Mellem Tvende Have... »

chante-t-on dans la grande presqu'île danoise : *Jutland entre deux mers...* Le Jutland s'avance comme un bateau qui fend l'écume entre le Skagerrak et le Kattegat. La côte Ouest est battue par les vagues furieuses de la mer du Nord. De longues dunes basses se succèdent sans fin. La côte est basse, sablonneuse, toute droite, à perte de vue. On sait à peine quand commence la mer et quand finit la terre...

Le Jutland du Nord est le pays du vent et de la tempête. C'est une terre rude où vivent des hommes rudes, paysans et pêcheurs.

Ce n'est plus le Danemark tranquille, souriant, celui dont le poète Frédéric Nygaard a dit : « Une petite poule, une petite meule, une petite vache, un petit homme, une petite demeure avec quatre peupliers : tu as là tout le pays danois... »

Le Jutland du Nord est le Danemark où devient immense : les marais et les landes, les flots furieux, les vents chassant les embrués, soulevant les sables. (N'a-t-on pas vu une église, au XVIII^e siècle, enterrée par le vent et on n'aperçoit plus aujourd'hui que le clocher dépassant des dunes ?)



Le pays que nous présenterons aujourd'hui aux jeunes Normands que tentent les voyages vers la patrie de leurs ancêtres vikings est l'extrême pointe de la presqu'île jutlandaise. Au nord du Limfjord. Ce large bras de mer en fait une véritable île, et les bateaux peuvent ainsi éviter de doubler le cap si dangereux de Skagen. Dans le Limfjord une île Mors, à l'ouest Thy et à l'est Vendsyssel, tels sont les trois grandes régions qui constituent le Jutland du Nord. On peut aussi y rattacher la petite île de Laeso dans le Kattegat.

La superficie de cette région est de 4.667 km² et elle compte 270.997 habitants. (C'est-à-dire qu'elle est un peu moins étendue qu'un de nos départements normands et qu'elle a autant d'habitants que l'Orne.)

Les principales ressources sont la pêche et l'élevage. Une immense flotille s'abrite dans les ports du Jutland du Nord, Skagen ou Frederikshavn. Les petits bateaux des pêcheurs roulent sans cesse dans les vagues écumeuses. A l'intérieur, comme partout au Danemark, l'élevage est à la place d'honneur (n'a-t-on pas en Jutland élevé une statue au Taureau ?). La ville de Hjallerup possède un important marché de chevaux et celle de Brönderslev conserve dans ses armes le plus noble des symboles nordiques : la charrue.

Le touriste étranger connaît peu le Jutland du Nord. Certes la liaison maritime de Frederikshavn avec les ports de Larvik et d'Oslo, et de Hirtshals avec Kristiansand amènent de nombreux voyageurs scandinaves. Mais peu de gens venus du Sud remontent le Jutland jusqu'à l'extrême nord. Et c'est bien dommage. Car les promenades le long des plages, sur les collines, dans les forêts sont splendides. Et le vent y amène sans cesse la rude saveur de la mer.

De charmantes petites villes parsèment cette contrée.

SKAGEN est la ville la plus nordique du Danemark (à part bien entendu Thorshavn, capitale des îles Feroé dont nous avons parlé dans le numéro 12 de l'ancienne série de cette revue). Ce fut une colonie d'artistes dont le musée garde de nombreux témoignages (Michael Ancher, P.S. Krøyer,...) et où on se souvient du poète Holger Drachmann.

Au nord, près de l'église enterrée de Grenen, à l'extrême pointe, les touristes aiment à se faire photographier devant les vagues du Kattegat rencontrant celle du Skagerrak.

FREDERIKSHAVN est la plus importante des villes du Jutland du Nord avec une vingtaine de mille d'habitants. C'est un port à multiples destinations. C'est aussi une ville pittoresque avec sa vieille poudrière, le manoir de Bangsbo et les maisons du XVIII^e siècle du vieux Fladstrand (ainsi qu'on appelait autrefois la ville). Aux environs les collines de Pikkerbakkerne permettent une vue magnifique sur la mer et les dunes.

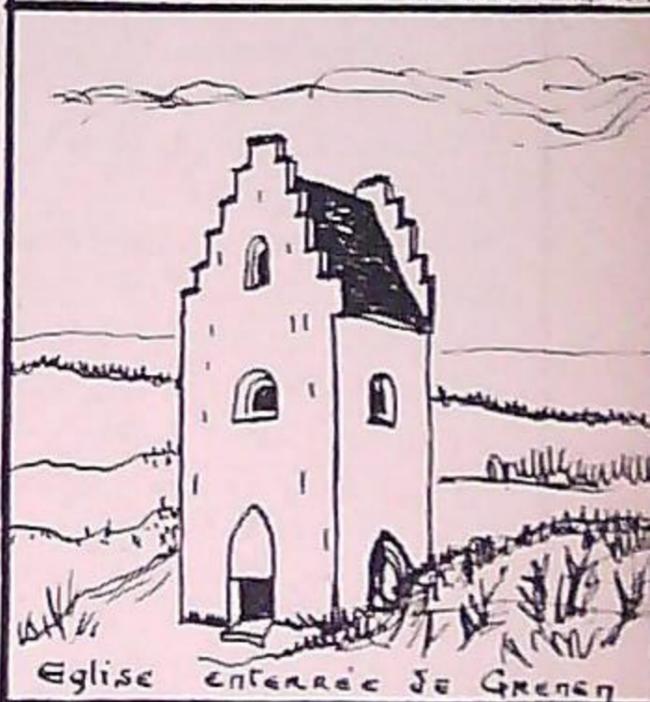
SAEBY est un ancien village de pêcheurs où l'église Sainte-Marie contient des fresques du début du XVI^e siècle. On y trouve également un musée régional et, tout proche, le manoir de Saebygaard.

HJÖRRING est la capitale du Vendsyssel. Son église Sainte-Catherine date du XIII^e siècle. Elle possède également un important musée historique. Dans les environs on peut voir au sud-ouest le cloître de Brglum et au nord la ferme-manoir d'Asdal.

BRÖNDERSLEV est une petite ville industrielle mais elle possède une église du XII^e siècle. Aux environs s'étend la célèbre lande de Store Vildmose.



• Poudrière de Frederikshavn



Eglise enterrée de Grenen



Musée du Temps Passé à Skagen



NÖRRE SUNDBY est située sur le Limfjord, en face d'Aalborg (une ville de cent mille habitants mais qui, sur la rive sud, échappe au cadre de cet article).

NYKÖBING, dans l'île de Mors renferme un musée historique aménagé dans l'ancienne abbaye Ducholm, fondée par les Chevaliers de Saint-Jean en 1377.

Nous finirons ce tour rapide des villes du Jutland du Nord par THISTED, la capitale de la province de Thy. Nous sommes revenus sur la côte ouest, dans un pays de dunes, de bois, de lacs. Avec ses dix mille habitants c'est bien une petite capitale, orgueilleuse de son église du XVI^e siècle et de sa bibliothèque, orgueilleuse aussi du plus grand de ses fils : l'écrivain J.P. Jacobsen, auteur de « Niels Lybne » et de « Madame Marie Grubbe » et qui est un peu le Flaubert du Nord.

Dans les environs on peut voir la plus grande église rurale du Danemark. Elle se trouve à Vertervig, au sud-ouest de Thisted et date du XIII^e siècle.

Comme le Jutland du Nord est une terre de contrastes, on peut également y voir, à quelques kilomètres la plus petite église rurale du Danemark ! Elle est à Lobdjaerg et remonte au XV^e siècle.

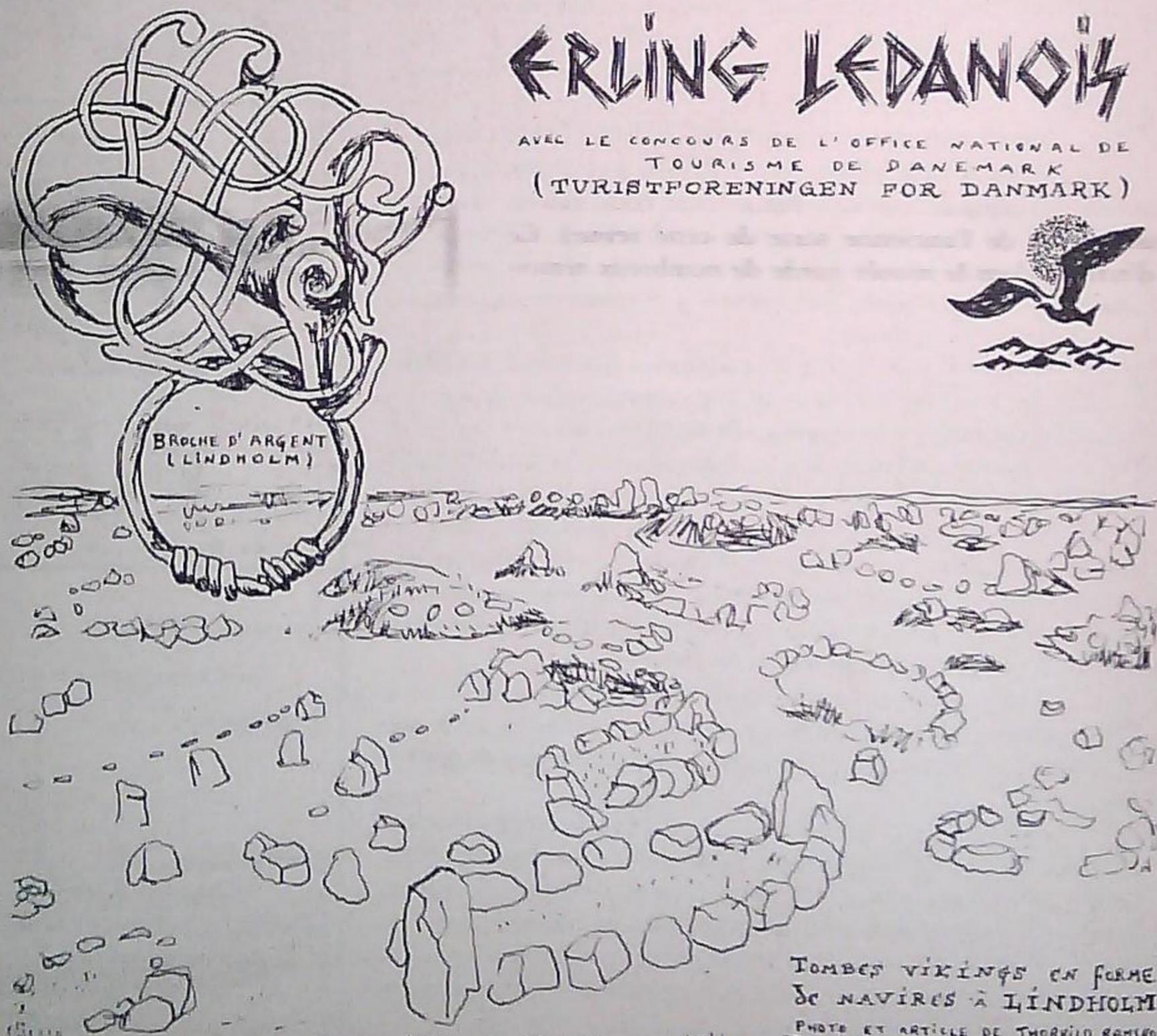
Au nord-ouest de Thisted se dresse à 63 mètres le plus grand phare du Danemark. Il a été construit en 1843 et se trouve à Hanstholm.

Bien entendu de nombreux vestiges de l'époque des Vikings se trouvent dans le Jutland du Nord. On a retrouvé dans cette région des pierres runiques et des traces de campement (entre autres à Tömmerby dans la province de Thy). Mais le vestige le plus important de la civilisation nordique primitive se trouve à Lindholm Høje près de Nörre Sundby, sur le Limfjord. M. Ramskou, du Musée National de Copenhague et qui fut avec M. de Bouard, des fouilles du Hague-Dyck, en Normandie, y travaille. Les premiers résultats semblent prouver que l'on se trouve en présence de quelque chose de gigantesque. De nombreuses traces de maisons ont été retrouvées et des tombes, entourées de pierres levées en forme de navire, fouillées.

Le Jutland du Nord est une région moderne. Mais on sait également y faire une place aux vestiges d'une époque qui vit partir les fils de cette terre pour la nôtre.

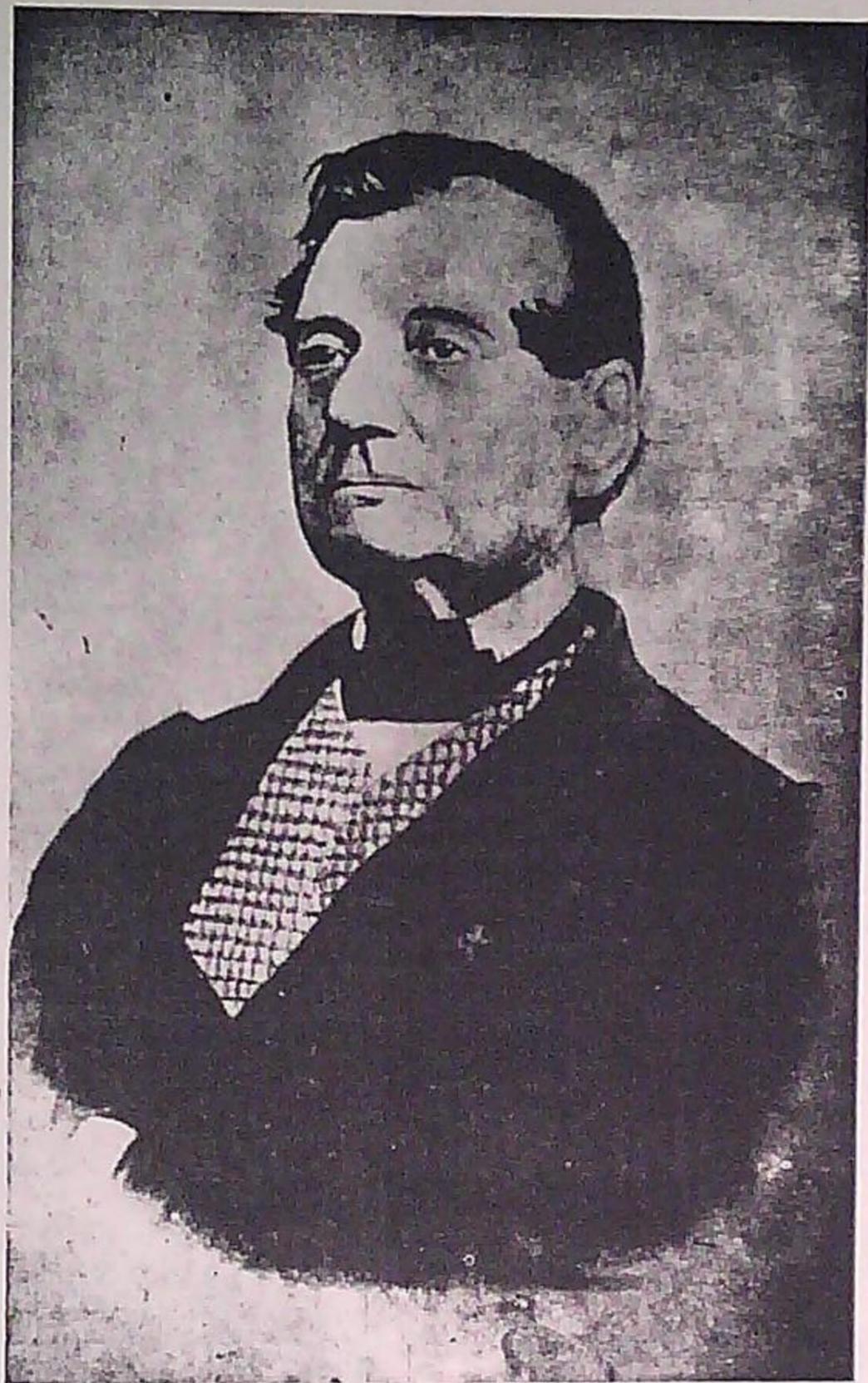
ERLING LEDANOIS

AVEC LE CONCOURS DE L'OFFICE NATIONAL DE
TOURISME DE DANEMARK
(TURISTFORENINGEN FOR DANMARK)



TOMBES VIKINGS EN FORME
DE NAVIRES À LINDHOLM.

PHOTO ET ARTICLE DE THORKILD RAMSKOU
"THE ILLUSTRATED LONDON NEWS" 13.8.55
13 AOUT 1955



CLICHÉ D'GOSSELIN

HOMMES de NORMANDIE

Arcis de CAUMONT

Esprit très doué, porté aussi bien vers les sciences que vers les arts, à l'analyse qu'à la synthèse, au travail de recherche personnel qu'à l'influence sur le grand nombre, Arcis de Caumont a mené de front des activités multiples où l'étude se mêlait à l'action.

D'une famille du Bessin portée traditionnellement vers les études juridiques, Arcis de Caumont, né en 1801, se passionna dès l'abord pour les études de sciences naturelles, et publia des études de géologie. Puis, tout

en faisant ses études de droit, il s'attacha à l'architecture du Moyen Age, particulièrement en Normandie.

Poursuivant ces deux spécialités, il introduisit la notion géologique de classification dans l'histoire de l'art, et grâce à lui se précisent les époques du style roman et ogival. Tout cela devait le mener à professer en public ce qui devint par la suite son « Cours d'Antiquités Normandes ».

Mais ces études il ne les concevait pas pour

lui seul ou pour les Sociétés Savantes. Croyant à la puissance de la presse et de la parole il fut parmi les fondateurs de la Société Linnéenne, puis de celle des Antiquaires de Normandie.

A quel âge ? 22 ans pour la première, 24 pour la seconde.

En même temps il utilisait toute sa persuasion sur des amis pour créer ou maintenir divers journaux locaux : le Journal de Caen, celui de Falaise... Tout ceci dans le seul but de pouvoir toucher le plus grand nombre possible de gens. Car il ne comprenait pas autrement les sociétés savantes qu'il créait : pas uniquement des individus pouvant apporter une connaissance quelconque dans la connaissance de l'archéologie, mais au contraire développer chez ses concitoyens le goût des monuments du passé.

D'où ses cours, d'où les publications des dites Sociétés.

Son œuvre de propagande est considérable dans ce domaine, allant d'une série d'ouvrage « Etude Technique d'Art Chrétien », « Statistique monumentale du Calvados »... à des excursions, des visites pour intéresser les propriétaires à leur édifices, ou des campagnes pour sauver des monuments tombant en ruine.

Mais ceci était trop limité pour de Caumont. Et somme toute, cela ne suffirait pas pour que l'on parle encore de lui.

L'Association Normande

Arcis de Caumont a créé l'Association Normande.

Ce qui est à nos yeux son plus grand titre de gloire, et aurait dû rendre son nom immortel en Normandie, comme en France d'ailleurs.

Les buts de cette Association sont les suivants :

Stimuler et favoriser les progrès de toutes sortes dans l'application des sciences morales et physiques au développement harmonieux de la société moderne. Mais le progrès, ajoute l'un des co-fondateurs, et cette précision est bien normande, pour être sérieux doit être lent et graduel ; l'appréciation raisonnée des faits contemporains en est la première base. De là ces enquêtes ouvertes au point de vue agricole, industriel, commercial, littéraire, artistique par lesquelles commençaient toujours les congrès.

L'essentiel de l'Association résidait en effet dans des Congrès. Mais rien de ce que l'on entend souvent par ce terme. Nous le verrons un peu plus loin.

L'Association Normande était un large noyau d'hommes organisé localement qui poursuivait par tous les moyens le développement de la province.

Il suffit de lire l'annuaire d'une année pour voir que tous les problèmes relatifs au pays sur lequel le congrès avait travaillé cette année-là étaient abordés. Ceux de l'archéologie et de l'art, des notes géologiques et géographiques, des études sur les salaires et les conditions de vie, l'organisation de la pêche, l'évolution industrielle et surtout agricole.

Les congrès abattaient un travail considérable, non tellement de recherches historiques, mais beaucoup plus de renseignements pratiques (d'où sortiront les statistiques) de documentations comparées et des encouragements. Ainsi on peut lire des visites à des fermes, avec les enseignements à en tirer, des conseils sur l'emploi des engrais, en raison des terrains, des cultures à adopter, sur l'amélioration des arbres, du cidre. Le tout sanctionné par les Concours agricoles.

Là-dedans, de la théorie, mais toujours appliquée à la pratique, des notes techniques, mais directement utilisables, de l'art ou de l'archéologie, mais pour faire connaître à tous les beautés de ce qui les entoure et les inciter à les défendre.

Un travail de vie ...

Rien de mort, rien de tourné exclusivement vers le passé, rien des sociétés savantes ; de la vie, du travail pour l'avenir, et toujours le souci de tout maintenir à la taille de l'homme et dans la perspective de ce qui avait fait la grandeur du pays.

Cette formule était déjà en soi une création entièrement originale qui ne tarda pas à se répandre, un peu en France, beaucoup à l'étranger où de Caumont avait une réputation considérable.

Parmi les innovations, une devait passer à la postérité, parce qu'elle fut reprise par le Gouvernement après que le succès eut paru certain, celle que nous avons mentionné des Concours agricoles. Devenus traditionnels, présidés par le Sous-Préfet, ils ont été créés par de Caumont, sans aucune aide officielle, et bien avant que l'Etat songe même à de tels encouragements. C'est d'ailleurs l'un des aspects les plus marquants de son œuvre qu'il convient de noter.

De Caumont a commencé son œuvre en 1824, sous la Restauration, il l'a poursuivie sous la Monarchie de Juillet et le Second Empire. C'est le début de la révolution industrielle, l'ère des premiers chemins de fer.

L'état n'a rien de commun avec celui d'aujourd'hui. Il s'occupe d'administration pure et simple, et sous le Second Empire beaucoup de police. En dehors de cela l'industrie et le commerce ne sont même pas l'objet des discours de fin de banquet, car les banquets étaient politiques.

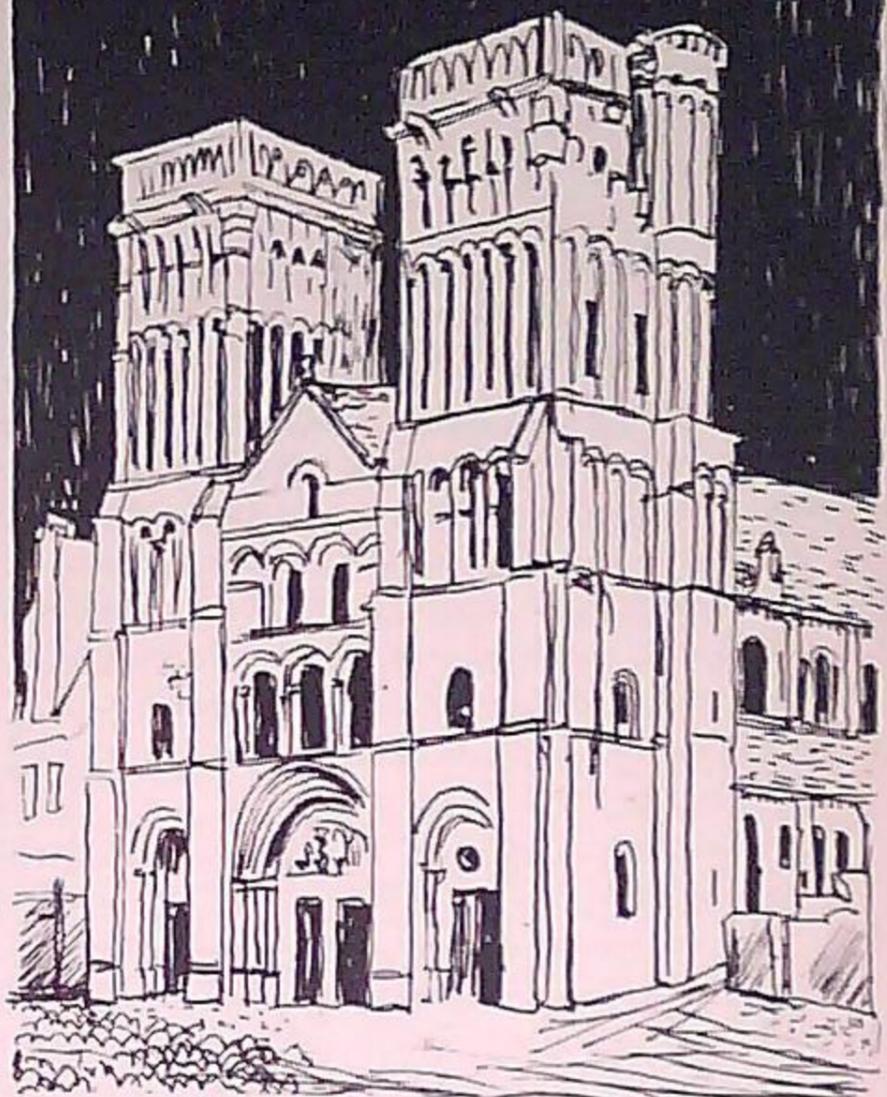
Cela donne toute sa valeur à la création de De Caumont : elle est entièrement neuve, originale, et sans encouragement. Appliquer un esprit scientifique à des questions jusqu'à présent traditionnalistes et coutumières par excellence. Faire connaître les efforts des uns chez les autres et les encourager par des récompenses publiques ; sentir dès le début l'importance de la révolution industrielle naissante, et tenter de l'utiliser pour améliorer le niveau de vie des individus...

L'Institut des Provinces

Il est impossible de retracer ici tout le travail que de Caumont consacra à la mise sur pied de cette organisation (en moyenne, en Normandie, 10 personnes par canton avec un Inspecteur responsable), et à la préparation des Congrès, dont nous avons indiqué l'ampleur de vue.

Malgré tout, ceci ne suffisait pas pour occuper entièrement de Caumont. Fixé à Caen

CAEN. АBBAYE AUX HOMMES.



CAEN. АBBAYE AUX DAMES.

dès le début de ses études, il ne quitta jamais cette ville, se refusant à aller à Paris, déjà considéré comme devant attirer toutes les valeurs de France. Voulant assurer une décentralisation intellectuelle, en plus de cette mise en valeur du territoire qu'était, avant la lettre, l'Association Normande, il fonda l'Institut des Provinces, ce qui lui valut l'hostilité du Gouvernement du Second Empire.

Quelles que furent les difficultés, les avanies, de Caumont continua sans arrêt ce travail de titan qui consistait à promouvoir le développement d'une région, à défendre l'ensemble de la France contre la centralisation politique, administrative, et de plus en plus économique et financière. Ce mouvement était en route contre lui et devait l'être pendant encore 70 ans, du moins en France car il y a belle lurette que les pays comme la Grande-Bretagne, l'Allemagne, les Etats-Unis, la Russie ont travaillé à la décentralisation. Mais avec les chemins de fer, avec l'excroissance cancéreuse de Paris, l'Association, en même temps que toute la Province, subit un rude coup dont cette dernière commence lentement à se remettre.

Cela Arcis de Caumont dut le sentir, dans les années qui précédèrent sa mort, à l'aube de la III^e République, en 1873.

ALBERT PATIN



JEAN MARIN

au BEC-HELLOUIN



Renaissance de l'Abbaye Notre-Dame

L'

abbaye du Bec-Hellouin est située en Normandie à 40 km au nord d'Evreux, près de Brionne, à 140 km de Paris. Elle est bâtie dans le fond de la petite vallée du Bec, affluent droit de la Risle, dans un site admirable par son calme et sa beauté.



Saint-Benoît



Le monastère fut fondé très pauvrement par le Bienheureux Herluin, chevalier normand, vassal du Comte de Brionne, qui construisit un modeste ermitage dans un lieu sauvage et reculé qui lui appartenait. Ce fut un foyer de ferveur religieuse au milieu de la décadence de l'église normande du

xi^e siècle.

L'arrivée de Lanfranc, clerc italien de grand savoir, changea la destinée du monastère. Lanfranc devint rapidement écolâtre, puis prieur du Bec. Sa science universelle et la pénétration de son esprit le rendirent rapidement célèbre. L'école du Bec attira une foule de disciples venus de partout, et le monastère prospéra rapidement.

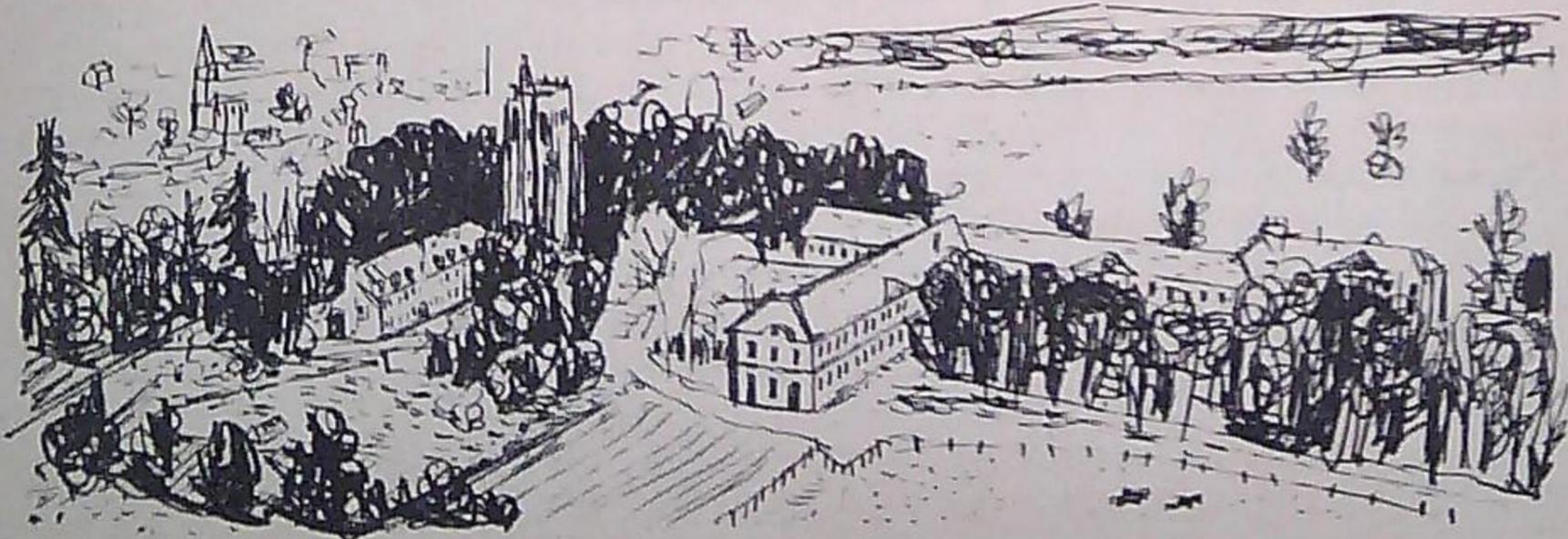
Lanfranc n'était pas seulement un maître savant, mais encore un politique infiniment habile. Guillaume, Duc de Normandie, le distingua et l'envoya à Rome régler l'affaire de son mariage avec sa cousine germaine, Mathilde. Lanfranc réussit pleinement auprès du Pape, obtint la levée de l'excommunication et une dispense en règle; il devint ainsi le conseiller préféré du Duc Guillaume qui en fit l'abbé de Saint-Etienne de Caen, l'abbaye aux Hommes qu'il avait eu à faire construire en réparation de son mariage illégal.

Guillaume, le Conquérant qui désirait rétablir la discipline dans l'église d'Angleterre fit monter Lanfranc sur le trône primateal de Cantorbéry.

Pendant ce temps Saint Anselme avait pris la place de Lanfranc comme écolâtre, prieur, puis abbé du Bec, à la mort de Herluin. Saint Anselme, par l'ampleur de son génie, donna encore un éclat plus grand à l'école du Bec. Ce fut pendant quelques années le vrai centre intellectuel de l'Europe occidentale. Toute la pensée du moyen âge lui est redevable. Saint Anselme a libéré l'intelligence d'un traditionalisme étroit, et c'est l'école du Bec qui, par ses élèves, a répandu cette hardiesse de l'esprit humain, appuyé sur la foi.

Tout ce qu'il y a de distingué à cette époque est passé par l'école du Bec. L'Europe occidentale a réappris à se servir de sa raison à l'école de Saint Anselme.

C'est aussi avec Saint Anselme que l'abbaye du Bec adopta les traditions d'hospitalité et de libéralité qui la rendirent également célèbre. Saint Anselme disait à ses moines : « L'abbaye du Bec n'aura jamais assez d'amis ». Il recommandait l'aumône et l'hospitalité, au-delà même des possibilités du monastère. Cette libéralité attira de grands dons à l'abbaye qui devint très riche quoique souvent dans la gêne.



CETTE PLAQUE A ETE POSEE PAR DES ANGLAIS POUR
LES RAPPORTS ETROITS QU'EXISTENT ENTRE L'ANCIENTE ABBAYE DU
BEC - HERLAIN ET L'ÉGLISE D'ANGLAETERRE AUX CHIEFS ET DEBUTS
DES SIÈCLES LORSQUE TROIS DES FILS DE CEUX ABBAYE OCCUPÈRENT
LE SIÈGE PRINCIPAL DE CANTORBERY TROIS SEVERALEMENT ÉVÊQUES
DE ROCHESTER, ET PLUSIEURS AUTRES, EN QUALITÉ D'ABBÉS.
GOUVERNAIENT D'IMPORTANTES MAIRIES NATIONALES.

ILS TRANSMIRENT TOUS ÉGALEMENT A PEU PRÈS LE CARACTÈRE
DES INSTITUTIONS DE LEUR PAYS D'ADOPTION ET PAR LEURS DOCTES
LEÇONS ET LEUR HABILITÉ DE CONSTRUCTEURS ILS CONTRIBUÈRENT
GRANDIÈREMENT A LA SPLENDEUR DES ÉGLISES CATHÉDRALES ET DES
ÉTABLISSEMENTS MONASTIQUES DE LEUR JURISDICTION.

EN TÉMOIGNAGE DE LA RECONNAISSANCE QUE LEUR GARDE
L'ANGLAETERRE CE MÉMORIAL RAPPELLERA LEURS NOIRS A LA POSTÉRIÉTÉ.

ARCHEVÊQUES DE CANTORBERY:

LANFRANC: 1070—1089.

PRIEUR DU BEC, 1045; ABBÉ DE STÉTIENNE DE CAEN, 1081.

ANSELM, ST: 1093—1109. ABBÉ DU BEC, 1079.

THEOBALD: 1126—1141. ABBÉ DU BEC, 1109.

EVEQUES DE ROCHESTER:

HERNOSTI 1072.

GUNDULF, 1077—1108.

SECRETARE DE LANFRANC A CAEN ET A CANTORBERY.
ARCHITECTE DE LA TOUR DE LONDRES.

ERNULF: 1119—1164.

PRIEUR DE CHICHESTER, CANTORBERY, 1109.

ABBÉ DE BURGH, PETERBOROUGH, 1107.

ABBÉS:

GILBERT CRISPIN: WESTMINSTER, 1083—1117.

RICHARD: ST WENSBURY, OXFORD, 1083—1117.

HENRY: BATTLE ABBÉ 1104—1108.

RICHARD: ST, 1100—1104.

GILBERT: COLCHESTER, 1104—1108.

HUGH FLORY: ST AUGUSTINE CANTORBERY 1108—1119.

ALBOLD: ST EDMUND, BURY, 1114—1119.

A cette époque, de nombreux abbés et évêques normands et anglais sont des anciens moines ou élèves du Bec. Trois devinrent archevêques de Cantorbery : Lanfranc, Saint Anselme et Théobald qui eut comme secrétaire Tomas Becket. Trois montèrent sur le siège de Rochester : Hernoste, Gundulf, secrétaire de Lanfranc et architecte de la Tour de Londres, et Ernulf, abbé de Burch, Peterborough. Un autre devint abbé de Westminster où l'on peut encore voir son tombeau : Gilbert Crispin. De très nombreux prieurés en Angleterre dépendaient de l'abbaye du Bec entre autres celui de Tooting Bec, dans les faubourgs de Londres. Le Bec fut l'arsenal spirituel et intellectuel de la conquête de l'Angleterre. Le prieuré de Saint-Evroult en Pays d'Ouche, succursale du Bec, fournit les premiers moines qui fondèrent l'université de Cambridge. Le moine Ordéric Vital qui y passa toute sa vie, est un des premiers et des plus vigoureux historiens de la province. L'abbaye du Bec en conserve dans sa bibliothèque un tableau de l'époque mauriste.

La civilisation qu'apportait à l'Angleterre Guillaume le Conquérant n'avait qu'un foyer : le Bec. L'accession de Saint Anselme au trône de Cantorbery comme successeur de Lanfranc, le montre bien. Saint Anselme y continua l'œuvre de restauration de la discipline et maintint la liberté de l'Eglise par sa longue lutte avec Guillaume-le-Roux. Sa douceur, son intelligence et sa ténacité triomphèrent de la brutalité et de la barbarie de ses contemporains.

A cette époque ce fut vraiment l'apogée de l'histoire du Bec. L'histoire nous montre une suite remarquable d'abbés et d'élèves tels un Pape, Anselme de Baggio, sous le nom d'Alexandre II, et Yves de Chartres.

Après cette apogée du xi^e, l'école du Bec conserva une très grande influence des deux côtés de la Manche jusqu'à la fin du xii^e où la Montagne Sainte-Geneviève lui retira définitivement l'élite de ses étudiants. Par la suite, le Bec aura même une maison à Paris, pour les études de ses jeunes frères, ce qui consacrera sa décadence comme centre intellectuel autonome.

La suite de l'histoire du Bec se confond avec celle des autres abbayes normandes. A la Guerre de Cent Ans, elle perdit ses monastères et domaines Anglais qui reprirent leur indépendance. La guerre porta un coup très dur à la discipline régulière. Après la guerre, ce fut, à partir de Louis XI, la Commende qui ruina le monastère, qui végéta ainsi jusqu'au début du xvii^e où s'introduisit la réforme de Saint-Maur qui redonna un nouvel essor à l'abbaye. Les bâtiments actuels ont encore très fière allure et donne de l'architecture mauriste une très belle impression.

C'est le Cloître, œuvre robuste de Guillaume de la Tremblaye datée de 1666; et dans lequel on a récemment découvert un admirable porche gothique du XIII^e et XIV^e siècles et dont le tympan s'orne d'une Vierge à l'enfant, dont le sourire rappelle celui de la cathédrale de Reims. De chaque côté de la Vierge de gracieux anges balancent des encensoirs, et deux moines à genoux portent des flambeaux. Les fines colonnettes de ce porche rappellent celles du cloître du Mont Saint-Michel. On se souvient que Robert de Torigny, l'abbé et le constructeur de l'Église abbatiale du Mont Saint-Michel, fut un moine du Bee.

Ce sont ensuite les façades régence d'une régularité impressionnante, les grandes baies qui les terminent sont ornées d'ouvrages de ferronneries d'un travail parfait.

Un grand escalier d'honneur, dont la rampe en fer forgé a malheureusement disparu, témoigne de la justesse de vue du grand architecte qui sut lui donner une proportion exacte et un volume imposant et délicat à la fois.

C'est enfin le Réfectoire étonnant, admirablement voûté, de 70 mètres de longueur. C'est là que les moines veulent établir l'église monastique.

La compréhension et la bienveillance de l'Administration des Beaux-Arts et de la Commission des Monuments Historiques en juillet 1948, a permis aux moines bénédictins de rendre la vie religieuse à ses vieux murs et d'y ouvrir un centre culturel dont l'activité rythmée par la prière et la réflexion permettront aux élites de France et d'Angleterre d'être reçues dans une atmosphère de paix et de compréhension mutuelle.

La communauté est à l'œuvre maintenant, la grande prière a repris dans l'antique et verdoyant vallon, et non seulement l'amitié franco-britannique est renouée, mais déjà de nombreux amis d'outre-Manche sont venus en pèlerinage dans ces lieux tout remplis encore de la présence et du souvenir d'Herluin, de Lanfranc et de Saint Anselme.

« Nova et vetera », ainsi se renoue le présent au passé pour un meilleur avenir et pour rendre à ce monastère sa beauté et son rayonnement d'autrefois.

R. P. BERNARD

O. S. B.

Reste de l'abbaye un ensemble imposant du XVIII^e siècle et une haute tour, dite de Saint-Nicolas, du XI^e siècle.



C'est le Cloître, œuvre robuste de Guillaume de la Tremblaye datée de 1666; et dans lequel on a récemment découvert un admirable porche gothique du XIII^e et XIV^e siècles et dont le tympan s'orne d'une Vierge à l'enfant, dont le sourire rappelle celui de la cathédrale de Reims. De chaque côté de la Vierge de gracieux anges balancent des encensoirs, et deux moines à genoux portent des flambeaux. Les fines colonnettes de ce porche rappellent celles du cloître du Mont Saint-Michel. On se souvient que Robert de Torigny, l'abbé et le constructeur de l'Eglise abbatiale du Mont Saint-Michel, fut un moine du Bec.

Ce sont ensuite les façades régencées d'une régularité impressionnante, les grandes baies qui les terminent sont ornées d'ouvrages de ferronneries d'un travail parfait.

Un grand escalier d'honneur, dont la rampe en fer forgé a malheureusement disparu, témoigne de la justesse de vue du grand architecte qui sut lui donner une proportion exacte et un volume imposant et délicat à la fois.

C'est enfin le Réfectoire étonnant, admirablement voûté, de 70 mètres de longueur. C'est là que les moines veulent établir l'église monastique.

La compréhension et la bienveillance de l'Administration des Beaux-Arts et de la Commission des Monuments Historiques en juillet 1948, a permis aux moines bénédictins de rendre la vie religieuse à ses vieux murs et d'y ouvrir un centre culturel dont l'activité rythmée par la prière et la réflexion permettront aux élites de France et d'Angleterre d'être reçues dans une atmosphère de paix et de compréhension mutuelle.

La communauté est à l'œuvre maintenant, la grande prière a repris dans l'antique et verdoyant vallon, et non seulement l'amitié franco-britannique est renouée, mais déjà de nombreux amis d'outre-Manche sont venus en pèlerinage dans ces lieux tout remplis encore de la présence et du souvenir d'Herluin, de Lanfranc et de Saint Anselme.

« Nova et vetera », ainsi se renoue le présent au passé pour un meilleur avenir et pour rendre à ce monastère sa beauté et son rayonnement d'autrefois.

R. P. BERNARD

O. S. B.

Reste de l'abbaye un ensemble imposant du XVIII^e siècle et une haute tour, dite de Saint-Nicolas, du XI^e siècle.



L'HISTOIRE DE LUS PAÏS RACONTÉE À MES QUENÂLES DAUNS LE LOCEÏS À NOUS PÈRES

PROUMI CHAPITRE : LES VIKINGS

1. Not' natioun nourmaunde, mes chîrs quénâles, est la file à la mé, la mé qui, tout ou lound de nous côtes, dé depis le Mount Saint Michi jusqu' és falaises dé Câos, n'arrête paè janmais de lavechinaer nous roquis et nous sablles.

Ch' est lyin qu'a fait not' pais coume no le veit, qui l'a tailli et qui le tâle enco à loundeu de temps, dégrabolisaunt d'eun bord et amouchelaunt de l'âotre, mougeaunt parfeis d's herbages ichin et nous dounaunt ilo le grapilloun por nous bercas.

Ch' est lyin qui nous envie, sus l's ailles ou vent, des dépeilaès d'iau por abrèvaer not' terre, sus ses vagues, la plise aveu qui que no la graisse. O fait viv' nous barquous et nous bâle du peissoun quauand ch'est maigre ou que no-z-est ennié de chai.

Ch'est lyin qu'a acoundit jusqu'ichin nous auncêtres, du temps qu'i devalaient des pais du Nord, y ioù que no gèle la freid, sus lus batiâos qu'avaient eun fâos air dé serpents de mé.

No l's appelait des Vikings, et jé ne vous mucherai paè que ch'est eun noum qui n'est paè eun coumpliment. « Cha feut eun Viking et eun grand assâzin ! », v'lo qui que no pueut luure d'âoqueuns coups dauns les sagas, d's histouères dauns le genre à ch'té-chin... mais en muus.

2. Seument, s'ils 'taient mâovais, i né venaient paè por cha dé dedauns eun pais de sâovages, et no n'a paè janmais oui dyîre qué, dauns chu pais-lo, no-z-aie bailli des pouores malhéreuses gens à mouogi és bêtes, coume f'saient les Romains, qui, yeus, pas meins, se créyaient des gens d'assent.

No pourrait même dyîre qué l's Escaundinaves 'taient de l'avant sus byin des peuplles dé ch'tte époque-lo. I savaient che qué ch'tait que l'écriture et i 'nn' avaient yeune à yeus que no-z-appelle les reunnes. Ils aimaient la pouésie — et ils en fîtent qu'est raide bouonne — et itou l'histouère et l's épopaès — ch'est les sagas, de qui que j'ai déjà prêchi eun brin.

Ils 'taient byin louan d'yêtre d's achocres; ils 'taient putôt rûdement défectis. I f'saient des biâos bijoux et des belles médales, des belles armes et des cônes à beire superbes, dauns qui qu'i b'vaient du bâochet, qu'était lus beuchoun de cérémonin et que no f'sait aveu du mi.

Byin avant la Révolutioun, i counaissaient l's assemblaès politiques; ils avaient des loués et, tcheu yeus, les larrouns et l's assâzins, no les corrigeait, je vous proumets ! Ils 'taient même forts por les procès, car i tenaient raide du à lus dreit, ce qui mouorte byin que no-z-est les portraits touos récopis és syins qui vîtent par 'chin.

3. Ch' tait de raide bouons marins, nous auncêtres, pis qu'ils âlîtent en Amérique sauns boussole et chinq chents auns devaunt Christophe Coloumb. Raide bouons soldats itou, i lus raungeaient en bataillouns solides, mountaient à cheva, sus de la cavalerie qu'i happaient yoù que cha se trouvait, étaient dauns le cas de prente eunne ville et même d' mouvaer de la terre à pllein, si ch' est yeus qui fîtent le Hague-di, mais y en a qui dyîsent qu'il est byin pus vuus que cha. Et ch' est qu'i n'avaient pou dé ryin !

Cha né l's empêchait paè dé tenin à la vie, pis que la mort, coume no dyîsait par tcheu yeus, ne rapporte paè ryin à persoune, et qué ch'ti qui vit a terjous des vaques. Dauns lus freide patrie, ch' tait tout bouonnement des paisaunts. Fâot dounc pas trouvaer cha drôle qu'i s'y seient remins par ichin.

Seûment, en Escaundinavie, les gens 'taient de trop. No-z-y mourait la tam. Et coume, dauns les familles, ch' était l'aînnâè qu'avait tout por li, l's âot's sé mettaient vikings. Oussin lus roués les cachitent taunt et pus et i lus 'n âlîtent trachi lus vie ou louan sus la mé.

4. Mais d'où vyint qu'ils 'taient si tellement malins que les pouores gens demaundaient ou Bouon Dieu, dauns lus litanîns, de les sâovaer des Nourmaunds? A furore Normannorum, libera nos Domine! Et byin, mes éfaunts, ch'est pace qu'i n'taient paè chrétiens! Ils adoraient Odin, qu' était le roué de lus paradis, le Valhalla, sen garçoun Thor, qu' était le dieu du tonnerre et de la guerre, s'n âot' garçoun, Baldur, qu' était le solé, Haudur, qu' était la nyit, Niord qu' était le dieu de la mé et des vents, Bragi, le syin du biau prêchi et de la pouésie, et Freya, eunne déieisse. Les douoze Valkyries, qu' étaient les bâsses és dieus, emmenaient l's âmes à ceuzes qu' avaient mouoru à la guerre ou Valhalla, et, ilo, i pouaient se bailli de bouonnes vlopaèes outaunt coume i voulaient pendaunt toute l'éternitàè.

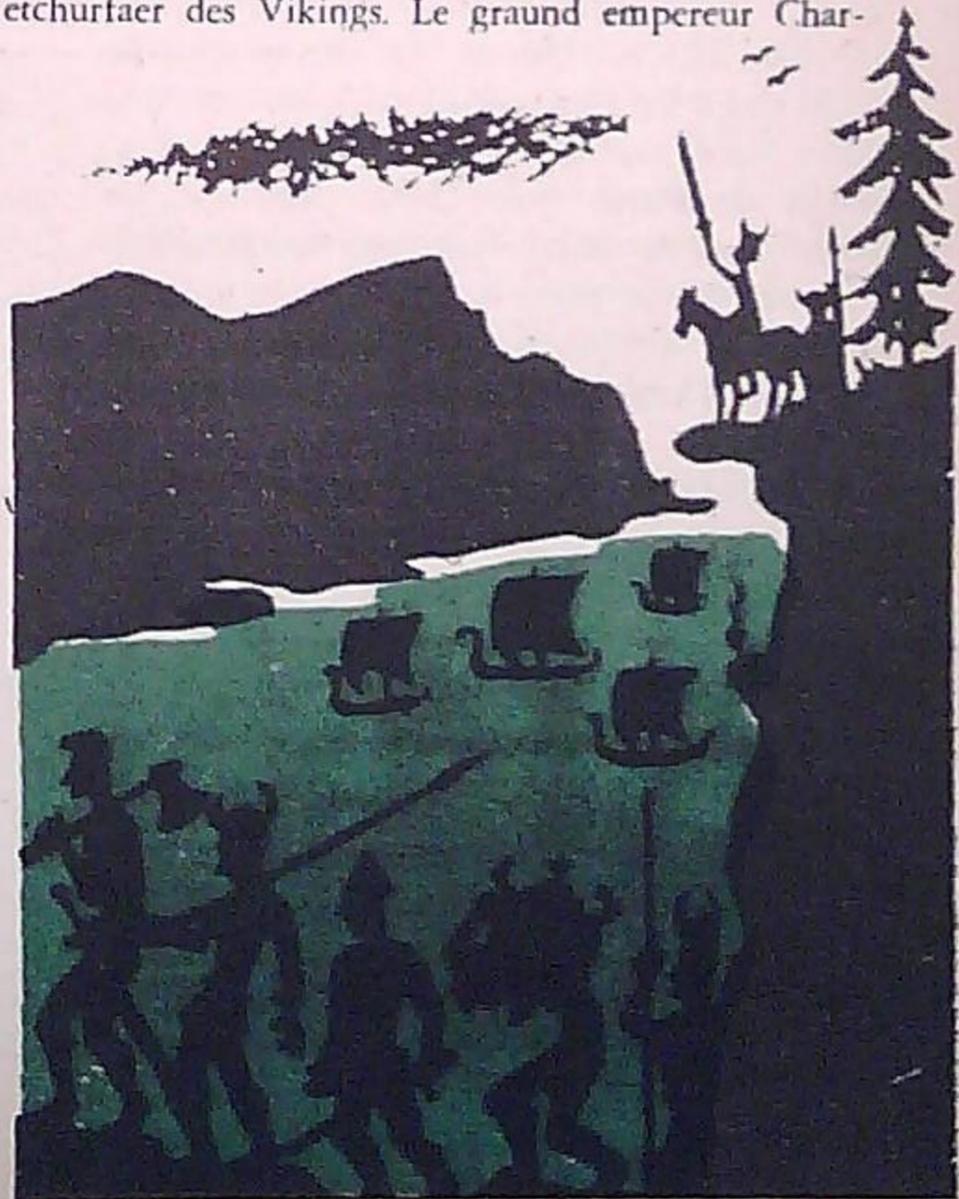
Parait que quaund cha touônait ma por yeus quique part, i f'saient meinne dé lus counverti et qu'i sé f'saient bâptisaer. Ch' tait p't-être itou por âvaer eunne belle robe bllaunche, coume no dounait à chu moument-lo. No dyit même qu'eun coup, i feurent si tellement de guerriers à faire cha qu'i n'y eut paè de robes assaez por tous yeus et que no-z-en baillit yeunne eun miot meins jolie ou drenyi. Oussin, i se mînt à rogatounaer et à faire: « Ch' est byin le vingtyime coup que no me bâptise, et no n'a paè janmais étaè hardi dé me faire coume annyit! »

5. Pou f'nin de vous les halaer en portrait, je deis enco vous dyire qué, coume ch' etait tous gens grands et solides, fallait paè lus en proumett' por mouogi et beire. Et no lus r'ssemble enco por cha, car no-z-est tous d'eunne grand vie par 'chin. Cha n'est byin seur paè eun ohi por mais qu'i n'y aie paè d'excés. Coume dyit vot' grand-grand-mère, « ch'est paè l'iau qu'accoute les reues », et si no veur qué y aie de l'ouvrage dé faite, fâot se souvenir que les poules pounent pa le bé et que les vaques pissent l' lait pa la goule!

Jé ne vas byin seur paè me mettre à vous câosaer des syins qu'âlîtent, coume j'ai dyit, en Amérique, qu'ils appellent le Vinlaund dauns lus sagas, ni de ceuzes-lo qu'eun appelaè Rouri emmenit jusqu'en Russie, y ioù qu'i foundîtent eun empire, ni in'tou des syins d'Irlande, d'Auniglléterre et de Fllaundre.

Cha feut és environs de l'aun huit chents que no l's avisit pou le proumi coup dauns la Maunche. La mé, d'aveu sa brœ, quemenchit à etchurfaer des Vikings. Le grand empereur Charlemagne en plleurit.

La suite l'prachun coup.



ANDRÉ J.
Desnouettes



Gabriel Benoist

prend consistance de semaine en semaine une sorte de roman aux traits très lâches qui peut finir par donner quelque chose d'aussi grand que les « Histouèthes Jerraises » de Bram Bilot en Jersey. Ainsi sont nés en Haute-Normandie le Pé Claudel d'Edward Montier ou le Pé Malandrin de Paul Delesque et enfin notre Thanase. Son auteur est, dit-on, mi-cauchois et mi-brayon. Mais il écrit en Cauchois. Un cauchois sans doute un peu fabriqué, un peu moyen, mais pas plus que celui des autres et de qualité bien supérieure. Thanase Pêqueu a connu un succès considérable et son auteur en quelques mois est devenu l'écrivain dialectal le plus connu de Haute-Normandie. Les trois volumes parus en 1932, 1935 et 1937 ont permis de mieux scruter une œuvre solide et drue dont le succès ne paraît pas immérité.

Thanase, grand valet de ferme dont nous suivons l'ascension vers le statut de fermier et le mariage, nous introduit de façon charmante, avec exactitude et sympathie, sans fausse note et sans trop de pathos dans l'exploitation rurale cauchoise. Ses acolytes hauts en couleur : le grand Fallu, « premier valet d'carue, maqueux, baveux, chicaneux, piaffeux, etc... », le « petit cassier » (domestique), enfant de l'Assistance, le « berquier » un peu sorcier dont la silhouette un tantinet inquiétante se profile sur la plaine, sans compter le Pé et la Mé Dodelin, les maîtres, deviennent vite des personnages familiers et vivants pour le lecteur. Sans doute ils existent tous déjà chez les prédécesseurs de Benoist, mais c'est à ce dernier qu'il devait revenir de les doter d'une vie aussi drue et de nous les présenter en une langue aussi ferme.

La chose valait d'être soulignée, car l'esprit le plus favorable ne peut manquer d'être frappé par le peu de consistance, le manque d'élévation et la médiocrité linguistique de beaucoup d'œuvres patoisantes de Haute-Normandie. Gabriel Benoist est un très bon écrivain patoisant et l'honnêteté commande de le signaler.

Fernand Lechanteur

L'auteur s'est si bien effacé derrière son personnage que je m'aperçois que la figure de Thanase m'est aussi familière, à moi Bas-Normand, que celle de Gabriel Benoist m'est inconnue. Il serait bien étonnant que Thanase Péqueu, paysan de bonne race, né dans les colonnes du Journal de Rouen en 1932 n'eût pas d'ancêtres. Il en a, mais il les a dépassés. Il est bon pour le comprendre de nous rappeler les grands traits de l'évolution de la littérature dialectale de la Normandie. Rouen, ayant mené le jeu durant un siècle et demi, tomba au XIX^e siècle dans le plus cruel dénuement, avec tout le Pays de Caux que la muse bien falote du bon curé Houlière ne pouvait suffire à peupler littérairement. Le renouveau de 1830 dans les Îles, confirmé quarante ans plus tard en Basse-Normandie, s'irradiait de Paris vers 1900, provoqua la naissance de nouvelles œuvres cauchoises, en prose pour le plus et le mieux, un mieux que les Bas-Normands toujours exigeants trouvent assez insuffisant pour tout dire.

Bref, en Caux comme souvent ailleurs, nous retrouvons à l'origine de la prose patoise les chroniques des principaux journaux de la région. Dans le cas le plus fréquent ces chroniques sont au service de la paysannerie dont elles expriment les opinions de façon un peu simpliste, à moins qu'elles ne soient tout bonnement au service de leur auteur, comme ce fut le cas, dès avant la première guerre mondiale, avec les « Lettres de Magloire » du radical et anticlérical Ernest Morel. C'est par le truchement d'un personnage central que s'exprime l'auteur et c'est autour de lui que

Salka Valka

« *Salka Valka* » est le seul livre traduit en français de l'écrivain islandais Halldor Laxness, Prix Nobel 1955. Cette traduction est d'Alfred Jolivet et a été éditée par Gallimard.

Laxness est un écrivain progressiste et traditionnaliste. Révolte nationale et révolution sociale sont les deux thèmes majeurs de son œuvre.

« *Salka Valka, petite fille d'Islande* » (qui n'est d'ailleurs qu'une première partie d'un long roman) est un récit dur, âpre, violent, parfois un peu mélodramatique. Les souffrances d'une femme et de sa petite fille, seules dans un pauvre village de pêcheurs perdu sur la côte, voilà le sujet. Mais Halldor Laxness a su y enfermer toute la misère humaine, tout le drame des pauvres gens. Il a su aussi faire participer à l'action tous les éléments du paysage islandais : la tempête, le vent, la pluie, la neige...

C'est un livre de violence et de désespoir. C'est un grand livre.

Arne Mattsson, le réalisateur suédois d'*Elle n'a dansé qu'un seul été* en a tiré un film. Il est sorti en exclusivité à Paris et sera peut-être diffusé en province.

En toute franchise, ce film est un tiers « mélo », un tiers bon et un tiers excellent. Il est dommage que ces trois divisions ne correspondent pas à trois parties distinctes mais se retrouvent au contraire tout au long de l'action.

Ce film complète le roman traduit en français puisque toute la seconde partie est consacrée à *Salka Valka*, dix ans après la mort de sa mère. Le sujet est mélodramatique et accumule les « malheurs » : froid, faim, travail épuisant, petite fille violée, femme enceinte abandonnée, etc... Par deux fois *Salka* passe à côté du véritable amour et voit partir en mer celui avec qui elle aurait pu trouver le bonheur.

Mais l'essentiel, tout comme dans le roman, n'est pas là. L'important n'est pas tant l'histoire que l'atmosphère. Et alors, pour le cinéaste Mattsson (comme pour le romancier Laxness), la réussite est totale.

Sans concession facile au pittoresque, l'Islande domine tout de ses paysages extraordinaires, montagnes, glaciers, sources jaillissantes, herbe rase et pierre volcanique.



Salka Valka (Gunnel Broström) retrouve Arnaldur (Folke Sundquist) Nordisk Tonefilm production, Stockholm, document « Janco ».

Et accrochés à leur terre ingrate voici les Islandais : les hommes pêchent, les femmes trient le poisson, les enfants travaillent aussi. Un profiteur tient la bourgade et l'exploite. Les hommes boivent et se battent. L'Armée du Salut oppose une digue grotesque à leur désespoir. L'agitateur accroît encore leur peine. Misère, alcool, cantique, grève...

L'Islande a changé depuis l'époque de ce récit début de siècle. Mais ce qui n'a pas changé c'est le pays et les hommes.

Laxness a dit de son pays : « *Nous sommes la plus petite nation du monde. Mais nous n'avons en rien un humiliant sentiment de petitesse. Car nous vivons sous le plus grand ciel du monde, aux rives de la plus grande mer du monde et dans les plus grandes tempêtes du monde* ».

Mattsson nous a rendus les hommes et les femmes de ce pays : rudes, passionnés, épris de liberté jusqu'à la démesure, avides de posséder le monde entier. Ce sont bien les héritiers des Vikings cet Arnaldur dominé par la folie de courir la terre, ce Steindor lié à tous les éléments d'une nature grandiose, et cette *Salka Valka* possédée par la volonté d'être seule et libre et qui, vaincue, partira le long de la grève déserte, entre la misère et la mort.

Et c'est une des plus belles images que nous ait donnée le cinéma suédois...

Jean de la Huberdière

L'ASSAUT VIKING

Pourquoi ce titre belliqueux ? Tout simplement parce que nous voulons indiquer que nos amis doivent mener avec impétuosité leur campagne de diffusion. Il nous faut des abonnements. Notre nouvelle série représente de notre part un effort considérable.

Tous nos amis doivent faire un effort similaire. Janvier est un mois où tout se ralentit. Que pour VIKING ce soit le contraire. Il faut que chacun de vous fasse dans les jours à venir au moins UN abonné. Ceux qui ont ce numéro dans les mains et qui ne sont pas abonnés doivent nous adresser au plus vite leur contribution. Ceux qui sont abonnés ne doivent pas s'endormir sur ce geste, mais décider un ami. Et cela non pas demain mais aujourd'hui même.

C'est pour nous le seul moyen de continuer cette revue.

Maintenant passons à des choses plus agréables. Beaucoup d'entre vous nous ont écrit à l'occasion de notre nouvelle série et de l'année nouvelle. Il nous est matériellement impossible de répondre à chacun en particulier. Ce n'est pas de la négligence, mais nous n'avons que peu de temps à consacrer à VIKING et ce temps doit d'abord être employé à assurer la régularité de parution et la qualité de présentation.

Nous connaissons personnellement beaucoup d'entre vous. Nous devons nous contenter pour d'autres seulement d'un nom. Mais nous n'avons oublié personne dans nos pensées au moment où commence une nouvelle étape de la revue et où s'ouvre l'année 1956.

Salut donc à tous nos amis, connus et inconnus, et du fond du cœur « Bonne année à tous ».

Au sommaire de notre prochain numéro qui paraîtra à la mi-février :

— Un reportage d'Albert PATIN sur sa visite au « plan d'aménagement du territoire » où des techniciens comme J.-F. GRAVIER contribuent selon sa belle formule à la mise en valeur de la France.

— Une étude — qui est aussi une prise de position — sur l'Alcoolisme, ce fléau qui menace aujourd'hui comme hier la Normandie.

— Une présentation d'un pays nordique : Le Sussex où débarqua autrefois notre duc Guillaume le Conquérant, par Rolf GUILLAUMOT avec le concours de l'Office Britannique de Tourisme.

— Le portrait du grand Normand que fut le peintre Jean-François Millet, par Jean MABIRE, étude que nous annonçons pour ce numéro mais qui était trop proche géographiquement du reportage sur le cidre en Cotentin.

— Une étude de civilisation nordique : Les sépultures "Vikings", par ANDRÉ MANGUIN, illustrations de GEORGES THORIX.

— La suite de l'Histoire de Normandie en patois d'ANDRÉ-J. DES-NOUETTES.

— Un moine normand du Moyen-Age, Guillaume de Digulleville, à propos d'une exposition à la Bibliothèque de Cherbourg, par JEANNE-MARIE GAUDILLOT.

LE GÉRANT: A. PATIN

IMPRIMERIE ARC, Cherbourg

Et dès maintenant nous annonçons à nos amis que notre numéro spécial mai-juin sera consacré à un des plus beaux pays normands : LE VAL DE SAIRE. Il sera beaucoup plus important que les numéros ordinaires et paraîtra pour Pâques.

Diffusé par les Nouvelles Messageries de la Presse Parisienne
VIKING est en vente chez les principaux marchands de journaux de
Normandie,
et chez les libraires suivants, nos dépositaires de la première heure.

CALVADOS Bayeux - Duchemin, rue de Saint-Malo.
Caen - Sébire, 50, rue Ecuyère.
Marigny et Joly, 73, bd du Général-de-Gaulle
Lisieux - « Joie de Connaître », 9, rue Bordeaux - Boursin
Vire - Gilles.

EURE Bernay - J. Lorieul, 44, rue du Général-de-Gaulle.
Etrépagne - Gressent, place de l'Eglise.
Evreux - Mme Marais, "A Sainte-Odile", les Halles.
Gisors - L. Tournant, 36, Grande-Rue.
Les Andelys - L'Impartial, 6, avenue de la République.
Vernon - Gilbert, 15, place du Général-de-Gaulle.

MANCHE Avranches - Lasseron, place Littré.
Bricquebec - Jolivel, 6, rue de la République.
Carentan - Giordano, 4, place de la République.
Cherbourg - Nicollet, rue du Commerce.
Verschuère, 8, rue Albert-Mahieu.
Coutances - Bellée, rue Tancrede.
Mlle Le Provost, 12, rue G.-de-Montbray.
"Notre-Dame", 47, rue Saint-Nicolas.
Granville - J. Roquet, 22, rue Lecampion.
Saint-Lô - A. Gobet, rue Octave-Feuillet.
Jacqueline, 25, place des Alluvions.
Valognes - J. Dumigny, 4 bis, rue Thiers.
Mlle Brochard, place du Château.

ORNE Alençon - R. Jean, 33, Grande-Rue.
Argentan - L. Guilbert, rue de l'Horloge.
Laigle - Mlle Dronne, 2, rue Gambetta.

SEINE-MARITIME Barentin - Mme François, rue Louis-Leseigneur.
Bolbec - Masset.
Dieppe - Vidière, 174, Grande-Rue.
Elbeuf - Mlle Lemercher, 20, rue des Martyrs.
Gournay-en-Bray - Mlle Pohier, 2, rue Notre-Dame.
Le Havre - Dombre, place de l'Hôtel-de-Ville.
Lebrun, place de l'Hôtel-de-Ville.
Rouen - Lepouze, 50, rue Saint-Lô.
Librairie Beauvoisine, 140, rue Beauvoisine.
Maison du Livre, 83, rue Jeanne-d'Arc.
Menuisement, 6, place de la Cathédrale.

PARIS Paris - Voisin, 8, rue de la Sorbonne.

Notre tirage est limité. N'attendez pas pour vous abonner que nos numéros soient épuisés.

ABONNEZ-VOUS DES MAINTENANT !

1.200 francs pour les dix numéros de 1956 (au lieu de 1.500 francs si vous les achetez en librairie).

Adressez le montant de votre abonnement à l'administrateur de VIKING :
A. G. PATIN, 41, rue d'Auteuil, Compte Chèque Postal : PARIS 7848-12

Nous avons besoin de propagandistes et de correspondants.

Ecrivez-nous. VIKING n'est pas une revue quelconque. C'est la revue de la jeune Normandie. C'est VOTRE revue.

